

FÉVRIER 1893

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

Albert Lynch

A nos lectrices



COIFFURE NOUVELLE vue de face.

Pour bien permettre de juger de l'effet d'une coiffure et de comprendre comment on peut l'obtenir, nous la présentons sous trois aspects différents, c'est-à-dire de face, de profil et de nuque.

Ces trois dessins représentent la Dame du monde qui se coiffe « de chic. » Raie de côté; bouclettes, houpettes; natte ronde sur la base; deuxième natte en hauteur; touffe de bouclettes dans la nuque et au préalable, cheveux ondulés et frisés.

De cette façon une dame qui se trouve loin de Paris, peut, aidée de sa camériste, étudier la coiffure, la recomposer et arriver, après quelques essais, à l'exécuter parfaitement et facilement. Du reste si elle n'y parvenait pas, une simple lettre adressée à la *Parfumerie des Orchidées* et il sera répondu gracieusement par retour du courrier pour donner de plus amples instructions.



COIFFURE NOUVELLE vue de profil.

Nous recevons beaucoup de demandes sur les prix de la *Parfumerie des Orchidées*. Les voici :

Coiffure de soirée, de dîner ou autre, 5 fr.

Coiffure ondulation, 10 fr.

Travestis à partir de 10 fr.

En un mot, les prix les plus modérés.

N. D. L. R.



COIFFURE NOUVELLE vue de nuque.

Lenthéric

245, Rue Saint-Honoré

PARIS

POUR PARAÎTRE EN QUATRE LIVRAISONS MENSUELLES À PARTIR DU 1^{er} MARS

SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE Le Capitaine PARQUIN

DEUX CENTS ILLUSTRATIONS PAR FÉLICIEN DE MYRBACH, HENRI DUPRAY, WALKER, LUCIEN SERGENT, MARIUS ROY

On souscrit chez MM. BOUSSOD, VALADON et C^{ie}, 9, rue Chaptal, et chez tous les Libraires. — Prix de la Livraison : 5 Francs.

Le Figaro Illustré de 1892

Un magnifique volume de près de 300 pages; plus de 400 illustrations

Relié toile, fers spéciaux, or et couleurs. — Prix : 42 francs pour la France. — Pour l'Étranger, le port en sus.

EN VENTE CHEZ GUSTAVE HAZARD, 8, RUE DE PROVENCE, PARIS

LE FIGARO MUSICAL

PUBLIÉ PAR LE « FIGARO »

Sous le patronage de tous les musiciens illustres de ce temps
EST EN VENTE PARTOUT

CENT PAGES de musique moderne inédite ou de musique ancienne

PRIX DU FASCICULE : 3 FRANCS



POUDRE de RIZ SPÉCIALE

Préparée au Bismuth.

Hygiénique, Adhérente,
Invisible.

VELOUTINE FAY

CH. FAY

INVENTEUR

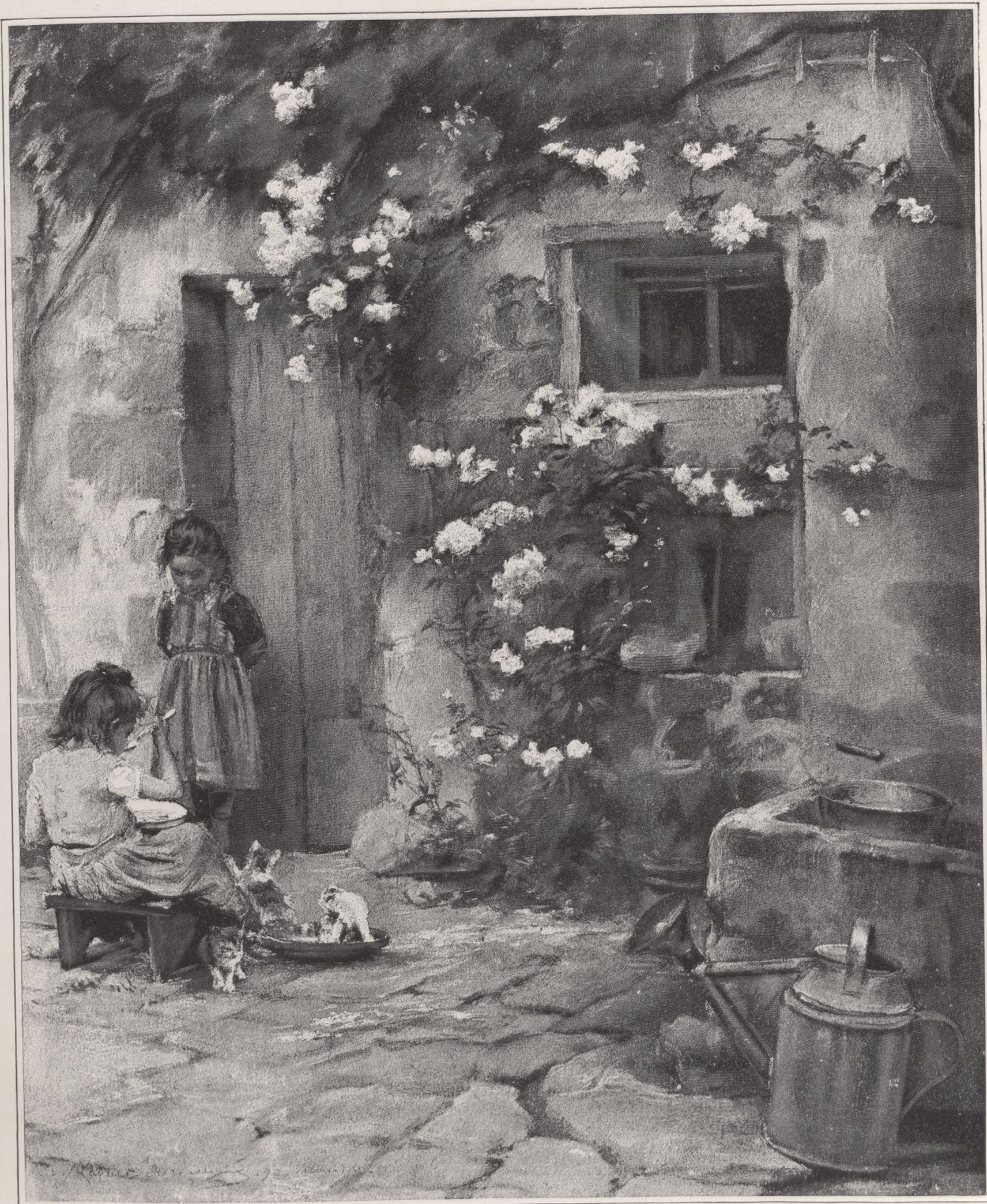
PARIS — 9, rue de la Paix — PARIS

Exiger la Marque : CH. FAY



FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1893



LE ROSIER BLANC, PAR LAURENT-DESROUSSEAUX

(Exposition de la Société Internationale.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

La Petite Fée, par A. FORESTIER.

Un Cadeau, par LÉON GIRARDET.

Le Rosier blanc, par LAURENT-DESROUSSEUX. (Exposition de la Société Internationale.)

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT; Alfred Gauvin, les Sculpteurs, un Livre de Gustave Geffroy, etc. — L'apothéose du travail, cadre en fer forgé, par ALFRED GAUVIN.

Nos Gravures, par L.

Les Livres, par R. M.; illustration pour « Le Capitaine Parquin », par F. DE MYRBACH.

L'Ile adoptive, par GEORGES RODENBACH; illustrations en couleurs de HENRI CASSIERS.

Une Petite fille de Grisélidis, par HENRI de BERNIER; illustrations en couleurs de TOFFANI.

Le 24 Février 1848, par le marquis DE FLERS; illustrations de V. ADAM, ANDRIEUX, RAFFET, STAAL.

Et avec ça, Madame? par PAUL FOUCHER; illustrations en couleurs de JULES GIRARDET.

COUVERTURE : *Frimas*, par ALBERT LYNCH.

La Vie artistique

Alfred Gauvin. — De l'authenticité en matière de bibelots d'art. — Le rêve et la mort. — Au pays de l'idéal et de la misère. — Les sculpteurs. — L'atelier flottant. — Une Artémis en waterproof. — Un livre de Gustave Geffroy.

Un artiste d'un grand mérite et d'une modestie rare, Alfred Gauvin, vient de mourir. Quelques amis, oh, en très petit nombre! ont accompagné son cercueil jusqu'au columbarium du Père-Lachaise. Pas un adieu! pas un discours! Il en eût été sans doute autrement si Gauvin avait appartenu à un Institut quelconque et si, comme tant d'autres qui ne le valaient pas, il avait bénéficié des faveurs officielles et collectionné dans ses tiroirs les papiers honorifiques et les rubans multicolores. Mais je l'ai dit, sa modestie était grande, presque excessive. Son art ne s'exprimait ni dans la blanche et divine splendeur des marbres ni dans le style pompeux des décorations panthéoniques. Il se qualifiait lui-même : « un bon artisan, courageux et consciencieux », bien qu'il fût un véritable maître, un maître de premier ordre dans l'art du damasquinage. Et c'est à peine cependant si on s'est aperçu de la suprême disparition de cet artiste de grand talent qui fut aussi un homme de bien. La France est, paraît-il, trop riche en gloires. L'Espagne fut plus généreuse à l'égard de son illustre Zuloaga, un des précurseurs de Gauvin. Mais l'heure de la réparation viendra et nous verrons un jour figurer parmi les joyaux les plus purs de nos musées toutes ces pièces exquises de goût et prodigieuses d'exécution, sorties des mains de Gauvin et où l'art si délicat et si difficile de l'incrustation de l'or dans le fer se joue avec une fantaisie toujours originale et d'un dessin savant. Son habileté était extraordinaire. Il avait pénétré à fond le mystère des vieilles techniques des Orientaux, des Espagnols, des Vénitiens, des Japonais, et je sais plusieurs collections parisiennes et étrangères des plus renommées, où bon nombre de pièces : armures, coffrets, cadres, médailles, sont sorties *tout entières* de l'atelier de Gauvin et figurent sur les riches catalogues avec les plus glorieuses attributions et des commentaires historiques très instructifs. Je connais surtout, pour l'avoir souvent sorti de sa gaine, et amoureusement palpé, un certain poignard, tout ruisselant de blanche lumière :

« Comme un kangiar turc damasquiné d'argent, »

et dont la prestigieuse exécution est attribuée à un certain Abdul-Mourschid, de Smyrne, qui vivait, fort renommé dans son art, à l'époque de la domination Sedjouide. Pauvre Gauvin!

Amateurs de bibelots, mes frères, méfiez-vous de plus en plus de l'indiscutable authenticité des choses.

Je ne pousserai pas plus loin l'indiscrétion.

L'atelier de Gauvin! Figurez-vous une chambre minuscule donnant sur une petite cour non loin de la gare de Sceaux. Cette chambre faisait partie d'un très modeste appartement, le véritable appartement du « bon artisan bien courageux », où Gauvin habitait seul avec sa femme, créature douce, simple et absolument dévouée. C'est là où je vis pour la première fois le vaillant artiste. J'avais été délégué par l'administration des Beaux-Arts pour suivre un magnifique travail qui lui avait été commandé par l'Etat, et non par la Ville de Paris, comme l'ont prétendu à tort quelques-uns de mes confrères. C'était un lourd cadre en fer de quarante-cinq centimètres de haut, sur trente de large, sculpté dans une plaque de fer de trois centimètres d'épaisseur avec quantité de figures en haut-relief, symbolisant l'apothéose du travail, et tout ruisselant d'or. Cette œuvre superbe que nous reproduisons ici et qui, bien qu'inachevée, sera sans doute exposée à l'un des Salons de 1893, restera comme un spécimen unique dans l'art du fer sculpté.

Je vois encore le vaillant artiste courbé, et comme cassé en deux sur ce bloc de métal dur et froid, pendant que ses mains maigres et nerveuses, armées du burin et du marteau, traitaient directement le sujet dans le fer, au milieu du vol des escarbilles tranchantes qui faisaient saigner ses doigts et l'obligeaient parfois à fermer presque complètement les yeux. Quel cruel et terrible labeur, et quelle dérisoire rétribution! On peut dire que Gauvin est mort à la peine. Sa santé délicate ne pouvait résister indéfiniment à ce travail insensé qui brise à la fois le corps et l'âme, car la pensée ne peut être un instant distraite du travail de la main qu'elle dirige impitoyablement.

Aussi je me sentais envahir par un douloureux sentiment de tristesse et de pitié lorsqu'avec un enthousiasme juvénile où se mêlait parfois un peu d'amertume il me faisait part de ses projets d'avenir. Il espérait obtenir sous peu une importante commande de la Ville de Paris. « Je rêve », me disait-il, de sculpter dans une gigantesque porte de fer, qui sera la porte de la salle du conseil de la municipalité de Paris, les principaux événements de l'histoire de la grande ville. Je ferai ce travail en dix ans. Quel merveilleux sujet! Et comme je le possède! J'y songe nuit et jour. Cette porte je la ferai. Le prix m'importe peu; je

vis de rien. Et quand elle sera montée, avec la signature d'Alfred Gauvin au bas, on verra que je savais faire autre chose que des coffrets, des médaillons, des poignards... destinés à glorifier des artistes morts depuis des siècles et à servir le mercantilisme de collectionneurs sans pudeur... » La mort a tué le rêve. Gauvin avait à peine 50 ans.

Dans cette causerie mensuelle il m'arrivera parfois de faire passer sous les yeux des lecteurs du *Figaro illustré* quelques figures de jeunes artistes de grand talent, encore ignorés, ou de les entretenir de ces vieux lutteurs, qui trop méconnus de leur vivant, tombent brusquement au milieu de la cruelle indifférence, brisés par le dur labeur de toute une vie de continuel efforts. Alfred Gauvin était de ces derniers, et j'ai pensé que ce pauvre grand artiste, dont on se disputera un jour, au prix de l'or, les œuvres précieuses, méritait qu'on rendit ici hommage à son caractère et à son talent.

Je signale une tâche intéressante aux amoureux de statistique : c'est de faire le relevé de tous les ateliers de sculpture de la rive gauche, depuis ceux, relativement somptueux, des quartiers Saint-Michel, Notre-Dame-des-Champs et de l'avenue du Maine, où Dalou, Falguières, Injalbert, Merci... pétrissent magistralement leurs modèles, dans la ronflante et bienfaisante chaleur des grands poêles aux flancs rougis... jusqu'aux turnes glacées, éparpillées dans les jardins vagues des rues d'Alésia, de Gergovie, des Fourneaux, Vercingétorix, du Moulin-au-Beurre... et où de braves jeunes gens de Béziers, de Castelnaudary, de Toulouse, ou d'ailleurs... presque tous très barbus et fort audacieux, barbotent comme des enrégés dans des monceaux de terre glaise en rêvant des charmes de la villa Médicis et des lauriers de l'Institut.

Le nombre de ces possédés croît chaque jour (constatation navrante), dans une inquiétante progression, et l'administration des Beaux-Arts, qui réserve dans son budget un maigre crédit aux artistes nécessiteux, pourrait seule conter les infortunes et les misères de cette folle armée de casseurs de pierre en marche vers la gloire. Ah! que de chutes irrémédiables et que de navrantes culbutes avant d'avoir atteint le terme! Et ils vont tout de même de l'avant, ne doutant de rien, si ce n'est toutefois de la fortune et du bien-être futur, car ils savent qu'ils n'auront jamais, même dans leur extrême vieillesse, l'élégant hôtel de cette fameuse rive droite sur laquelle flotte comme un nuage d'or, somptueuse demeure douillettement capitonnée, où l'on marche sur de lourds tapis fleuris et où se prélassent tant de vaines et éphémères célébrités du pinceau. Et c'est ce pur désintéressement, ce culte fervent et absolu de leur art qui nous les fait aimer. Cependant que de véritables talents, que de prodigieux tempéraments d'artistes dans cette armée de sculpteurs! Mais hélas! la plupart du temps la misère éteint l'action et tel qui rêvait de réaliser dans des formes superbes un sujet d'une haute inspiration, se voit contraint, pour ne pas mourir de faim, à abaisser son talent au vulgaire métier de praticien et à travailler à la mise aux points des commandes officielles attribuées à des confrères plus heureux.

Il est difficile de se figurer ce qu'un sculpteur *indépendant* doit traverser de cruelles et douloureuses épreuves avant de connaître la célébrité. Bien entendu, je ne parle pas des lauréats de l'école de Rome, qui, à peine sortis de l'inutile villa Médicis et tout jeunes encore, sont très paternellement traités par l'Etat, jusqu'à leur entrée traditionnelle à l'Institut. Mais qui saura de combien de terribles efforts, de combien d'amères souffrances, furent faites les laborieuses existences des Rude, des Dalou, des Rodin, des Meunier, des Baffier, des Camille Claudel, des Desbois... etc., avant que ces grands indépendants eussent à coups de génie forcé l'admiration ou même l'attention de leurs contemporains.

Il me semble avoir décrit ici-même les stations du douloureux calvaire gravi par Jean Carriès, cet autre indépendant, avant son brusque saut en pleine gloire.

En ce moment, je suis d'un œil très attentif les efforts persistants d'un jeune sculpteur qui, pauvre comme Job, habite bien loin là-bas, dans les terrains vagues de Billancourt, où il s'est élevé une case extraordinaire. Pendant longtemps il n'eut d'autre refuge qu'un vieux chaland en retraite, solidement amarré à l'une des berges de la Seine. Il y vécut avec sa petite famille, modelant en plein air, quand le ciel était clément, se réfugiant philosophiquement dans les flancs ténébreux de son bateau, quand il pleuvait. La seule pensée de n'avoir pas de concierge lui faisait trouver délicieux le séjour de son immeuble flottant.

Mon Dieu je puis nommer ici ce Robinson de la sculpture... Il s'appelle Alexandre Charpentier et n'est guère encore connu que d'un petit nombre d'artistes et de connaisseurs. Retenez bien ce nom. Il ne peut tarder à être célèbre.

Avant de quitter le dur pays des sculpteurs je veux vous conter une touchante histoire.

C'était pendant le cruel hiver de 1891. Mes fonctions m'avaient appelé dans un des faubourgs les plus excentriques de Paris pour examiner l'image en terre glaise d'une olympienne, de la svelte Artémis, dont la traduction en marbre était demandée par l'artiste. Avant d'arriver à l'atelier (une toute petite baraque en planches disjointes), je dus traverser un assez grand espace couvert d'une neige durcie d'où émergeaient des monceaux de débris de toutes sortes et des troncs de choux défeuillés. Triste paysage, et très propre à exalter l'imagination suburbaine d'un Raffaëlli ou d'un Billotte, ces poètes raffinés de nos banlieues mélancoliques.

A peine eus-je cogné à la porte de la mesure que l'artiste se présenta. C'était un tout jeune homme d'aspect phthisique, à la figure pâle et rêveuse. Je ne le nommerai pas, bien que le mal dont il souffrait déjà à cette époque eût depuis brisé sa vie.

« Monsieur, me dit-il, je vous prie de vouloir bien attendre quelques instants avant d'entrer. Vous savez que les sculpteurs ne sont pas riches. Je n'ai pas les moyens de me payer un modèle. C'est ma femme qui consent à me poser. Permettez-lui de se vêtir un peu. »

L'artiste disait cela rapidement avec une sorte de bégayement honteux. La toilette du modèle ne fut pas longue. Bientôt je pénétrai dans le sanctuaire. Pas de feu. La malheureuse femme posait toute nue dans cette atmosphère glacée. Et (détail navrant), sous le vieux manteau troué qui la recouvrait à peine, sa taille apparaissait toute déformée par le travail d'une grossesse très avancée.

En examinant la figure élancée, l'image presque ailée de la *Diana Venatrix*, de la divine Artémis qui, au dire de Winckelmann : « a plus que toutes les autres grandes déesses les formes et l'air d'une vierge », puis en reportant mes regards sur le douloureux modèle qui, grelottant et tout meurtri était accroupi près de moi dans son lamentable waterproof, je songeais involontairement à la puissance infinie de l'interprétation.

Voilà en vérité de bien tristes histoires, mais dans la vie des artistes tout n'est pas sourire et joie et le titre de notre chronique serait peu justifié si nous n'y mentionnions que les faciles triomphes et les glorieuses apothéoses.

✱

Dans les dernières semaines de l'année qui vient de finir, quelques jours à peine avant l'apparition submergente des affreux livres d'étreintes, parut sous ce titre « La Vie artistique (1890-1892) » un petit volume d'une rare valeur. Nous devons en parler ici car nous considérons son apparition comme un véritable événement artistique. Ce pur chef-d'œuvre de haute critique, un des meilleurs ouvrages d'art qui aient été écrits depuis longtemps, est signé du nom de Gustave Geffroy. Il s'ouvre par une préface, très incomplète d'ailleurs, d'Edmond de Goncourt. Nous en détachons cette phrase : « ... Vous êtes l'écrivain qui avez la plus admirable langue picturale, une langue colorée juste au point qu'il faut, une langue à la fois poétique et technique, et une langue charriant des idées dans de la clarté : enfin le plus beau français moderne qui soit... ». Et c'est dans cette langue que Geffroy, avec une entière indépendance de pensée, avec une complète liberté de jugement, a décrit les principales manifestations d'art individuelles et collectives, depuis le Salon de 1890 jusqu'à la fin de 1892. Quel précieux bréviaire que ce substantiel petit livre pour les esprits curieux de connaître dans toute sa vérité l'intéressant mouvement artistique compris dans cette période de trois années, et où, avec une étonnante magie de style l'auteur évoque tour à tour, dans des causeries sur des sujets d'actualité ou dans de mélancoliques rêveries sur les choses du passé, la moderne et pâle Olympia « aux seins frêles, au corps doux et triste comme une fleur fanée... » où l'image si troublante, à travers l'incommensurable éloignement des siècles, et pourtant si nette, de la longue fillette d'Egypte « aux bras minces et souples comme des tiges de fleurs. »

La langue de Geffroy est tout particulièrement chaude et colorée, et sa phrase musicale et tendre lorsqu'il parle de la femme. Ecoutez cette douce et enivrante musique : « En Italie, les courtisanes du terroir, celles dont la beauté rayonnait dans des réduits de faubourg, comme les impérieuses qui traînaient leurs robes de brocart sur les dalles des palais, sont entrées, elles aussi, en victorieuses dans l'apo-

théose de la peinture. Non pas seulement les rousses et somptueuses créatures de Titien et de Véronèse, les corps couleur de soleil alanguis au fond des alcôves... »

Il faudrait pouvoir citer en son entier ce livre charmant où l'auteur (phénomène bien rare aujourd'hui) trouve, pour exprimer les idées les plus subtiles, pour analyser les effets les plus fugitifs, pour dépeindre les états d'âme les plus compliqués, une formule étonnamment calme et lumineuse dans sa savante simplicité.

Il y a dans cet ouvrage dont je suis si heureux de faire ici l'éloge (un éloge trop bref) une suite d'études sur Eugène Carrière, sur Claude Monet, sur Whistler, sur les maîtres Japonais, sur Pissarro, sur Raffaëlli, sur les modes de Paris... etc., qui sont autant de perles fines du précieux bijou que nous a légué Gustave Geffroy en publiant ce volume composé de quelques-unes des nombreuses et superbes chroniques d'art qu'il sème avec une si insolente prodigalité à travers les journaux éphémères. C'est toujours autant de sauvé du naufrage. Et ce n'est là, espérons-le bien, qu'un premier sauvetage.

Par exemple, ce qui me chagrine ou, pour mieux dire, ce qui me surprend bien un peu dans ce livre, d'une vision d'art cependant si pénétrante et si juste, c'est la gravité bienveillante avec laquelle Geffroy apprécie la sculpture scoriforme de l'excellent peintre J.-B. Raffaëlli.

ARMAND DAYOT.

NOS GRAVURES

Suivant notre habitude nous n'avons pas voulu laisser passer l'Exposition de la Société internationale, ouverte à la galerie Georges Petit pendant les mois de décembre et de janvier, sans qu'il y reste trace dans notre publication.

Nous avons choisi une œuvre de notre collaborateur Laurent-Dessrouseaux : on y retrouve la grâce et la simplicité rustiques qui forment l'un des plus intéressants aspects du talent de cet artiste : le *Rosier blanc* est un tableau familial qui rappelle par son sujet les maîtres hollandais mais qui est traité avec une largeur et une fraîcheur d'exécution toutes modernes.

La jeune femme qu'Albert Lynch a peinte sur cette couverture ne craint pas d'affronter les *Frimas* de cette bourrasque de février, qui arrache aux arbres leurs dernières feuilles mortes, comme pour préparer la place aux prochains bourgeons. Enveloppée d'une longue redingote qui moule l'élégante et svelte distinction de son corps, coiffée d'une coquette petite toque, spirituellement chiffonnée, et dont Madame Carlier la grande modiste de l'avenue de l'Opéra a bien voulu prêter le modèle à l'artiste, elle promène ses petits chiens dans une allée solitaire du bois ; et pendant qu'ils s'ébattent dans l'herbe flétrie, leur maîtresse semble suivre un souvenir lointain et doux, voilé d'un peu de tristesse.

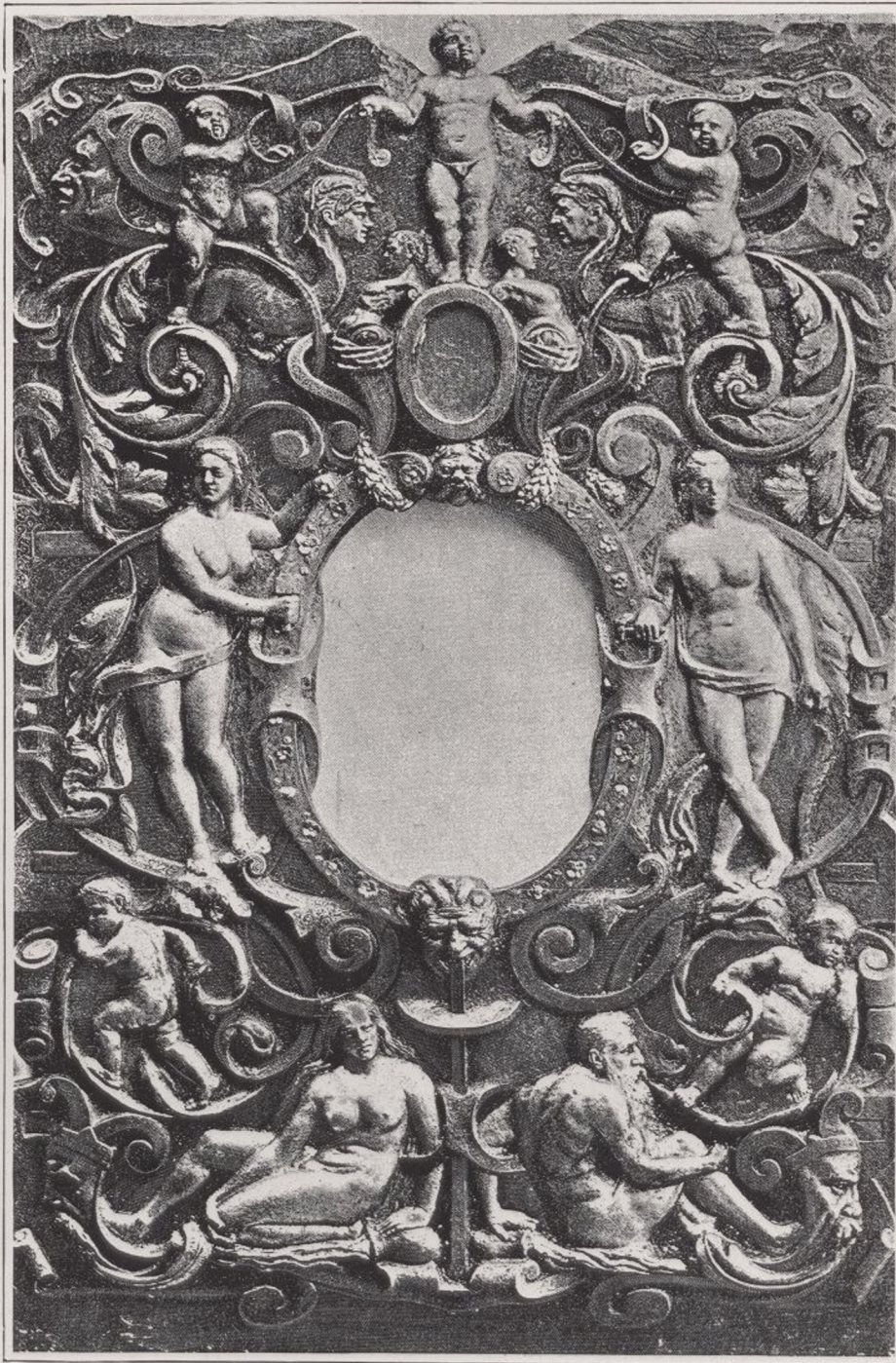
On a décidé que, pour son premier bal costumé, on mettrait bébé en *Petite fée*. Et tout le monde y travaille à ce travestissement : la maman et la femme de chambre y mettent la dernière main. Cette jolie scène a été fort ingénieusement composée et brillamment peinte par M. Forestier.

Dans *Un Cadeau*, nous retrouvons l'aimable talent et la touche légère de M. Léon Girardet, fidèle à l'époque Louis XV qu'il connaît si bien. Le cadeau, c'est un joli petit chat blanc, blotti dans un panier, qu'une piquante paroissienne apporte à son curé. La paysanne paraît bien un peu coquette et le curé un peu bien jeune, mais, pour le moment, il ne s'occupe que du cadeau : n'approfondissons pas, et rappelons-nous que nous sommes au dix-huitième siècle.

L.

Les Livres

La mise à la scène de *Pêcheur d'Islande* qui doit avoir lieu prochainement donne un regain d'actualité à la nouvelle édition de l'ou-



L'APOTHÉOSE DU TRAVAIL, CADRE EN FER SCULPTÉ DE ALFRED GAUVIN.
(Hauteur 0m45, largeur 0m30.)

vrage de Pierre Lotti que publie la librairie Calman-Lévy. Par la beauté des dessins, le fini des gravures, le luxe de l'impression, le volume est digne en tous points de l'œuvre du jeune académicien. M. Rudaux, à qui incombe la lourde tâche de l'illustration, a tenu à exécuter son travail d'après nature, sur les lieux mêmes où se déroule en grande partie l'action de *Pêcheur d'Islande*. Ses dessins, au nombre de cent quinze, sont autant de merveilles d'émotion, de pittoresque et d'exactitude, gravées avec un soin tout particulier par M. Huyot. Ainsi présentée, l'édition nouvelle de *Pêcheur d'Islande* défie la critique du plus méticuleux des bibliophiles. Et puisque nous parlons de bibliophiles, profitons de l'occasion pour attirer leur attention sur trois autres publications récentes de nature à faire leur joie.

C'est d'abord un délicieux volume paru chez Testard, où le lecteur retrouvera réunis les membres d'une famille à tout jamais devenue célèbre, *Madame Cardinal*, *Monsieur Cardinal* et *les Petites Cardinal*. Il faut remercier l'éditeur d'avoir estimé avec raison que ce petit chef-d'œuvre, le plus fin et le plus caractéristique de Ludovic Halévy, méritait les honneurs d'une publication véritablement artistique. L'ouvrage est délicieusement illustré par un jeune artiste d'un talent vif et élégant, M. Léandre, qui a su personnifier avec une pénétration d'esprit peu commune les types créés par l'écrivain. Toutes ces compositions ont été gravées sur bois par MM. Leveillé et Ruffe; quant aux en-têtes, culs-de-lampe, fleurons, etc., ils ont été gravés à l'eau-forte par M. Muller, avec une entente parfaite de la couleur et la sûreté de dessin d'un maître.

Le nouvel ouvrage que nous recommandons aux gourmets en bibliophilie est le troisième volume de cette charmante « petite collection Guillaume », la très intéressante création de la librairie Dentu. Ce troisième volume est consacré tout entier à *Armande*, l'œuvre de début d'Edmond et de Jules de Goncourt, empreinte déjà des qualités d'observation et d'indépendance qui devaient se développer plus tard avec une telle intensité chez les deux maîtres écrivains, et les porter au premier rang du mouvement littéraire actuel.

C'est enfin une petite plaquette : le *Voyage de fiançailles au XX^e siècle*, amusante fantaisie écrite et dessinée par Robida, éditée par Conquet, ce qui revient à dire dans la perfection même.

Les *Souvenirs du Capitaine Parquin* ont été un des succès de librairie de cette fin et de ce commencement d'années.

Ces souvenirs embrassent la période impériale tout entière depuis 1803 jusqu'en 1814. C'est la vie militaire de cette époque glorieuse racontée dans un style imagé et rapide.

L'illustration de cet ouvrage, confiée à Myrbach, Dupray, Walker,



Sergent, Marius Roy, comprend près de deux cents dessins, dont vingt planches en couleurs.

Afin de faciliter l'acquisition de cet ouvrage, les éditeurs, MM. Bous-sod, Valadon et C^{ie}, vont le vendre en quatre livraisons mensuelles.

On n'a pas oublié le grand succès que remporta, il y a deux ans à pareille époque, *Paris*, le beau livre de notre regretté collaborateur Auguste Vitu. M. Paul Strauss vient de trouver l'équivalent — ou à peu près — de ce succès, avec son *Paris ignoré*. Mieux que tout autre, M. Paul Strauss, par sa situation au conseil municipal, était à même d'étudier, d'approfondir les dessous inconnus de notre grande cité. Il n'a pas failli à sa tâche, et c'est avec une compétence impeccable qu'il nous initie aux rouages compliqués qui composent et régissent la grande machine parisienne. Le livre de M. Strauss est le *vade mecum* de tout parisien désireux de connaître le Paris qu'il ignore, aussi bien dans ses dessous horribles et répugnants que dans ses dessous lumineux et consolants. L'ouvrage est illustré de nombreux dessins de M. Chmielinski.

La question du divorce et les mille combinaisons romanesques ou tragiques qui jaillissent de cette institution devaient tenter un psychologue tel que Edouard Rod.

La *Vie privée de Michel Tessier* nous montre un homme politique, chef acclamé du parti conservateur et catholique, marié, père de famille, et tombant dans un amour coupable pour sa pupille. Elle l'aime aussi et le drame se déroule, dans ce ménage qui doit cependant garder tous les dehors de la correction la plus parfaite. Mais la passion l'em-

porte : Michel Tessier répudie les doctrines de son parti ; sa femme se sacrifie, demande elle-même le divorce, et Michel Tessier épouse la jeune fille.

Avec l'impassibilité du philosophe unie à la vision de l'artiste, Edouard Rod raconte, presque sans commentaire, ce drame d'intérieur : il a rejeté toute la moralité du roman dans les dernières lignes, qui nous montrent la gêne indéfinissable et je ne sais quelle angoisse de ces deux êtres, face à face dans le compartiment du train qui les emporte ; la loi a régularisé la situation, mais n'a point effacé la faute.

A signaler un ouvrage très intéressant, sans nom d'auteur, paru chez Ollendorf : *A Cheval de Varsovie à Constantinople* ; le livre porte pour toute signature « Un Capitaine de Hussards de la Garde impériale russe ». Les récits de guerre où se succèdent de grandes et terribles journées s'y mêlent à de curieuses études, très approfondies et très détaillées du pays russe. L'ouvrage en outre est écrit avec une sincérité indiscutable, et sous l'empire d'un souffle patriotique qui éclate à chaque page.

À la même librairie, dans *Les Gueux de mer*, M. l'amiral Jurien de la Gravière refait l'histoire des luttes héroïques que soutinrent sur mer les Pays-Bas contre la tyrannie espagnole.

J'ai gardé pour la fin deux albums qui, bien que d'un genre différent, sont appelés l'un et l'autre à une vogue considérable : le *Carnet de Chèques*, de Caran d'Ache, et l'*Album de Forain*.

Le premier jette une note désopilante au milieu des écœurantes intrigues de l'aventure panamiste, et chacun voudra posséder enfin ce fameux carnet dont on a tant parlé, et que si peu de gens ont été à même de voir. En reconstituant ce précieux document, Caran d'Ache a été bien inspiré, et les éditeurs Plon et Nourrit doivent aujourd'hui se féliciter de l'avoir édité.

Quant à l'*Album de Forain*, c'est la réunion d'une quarantaine de dessins, autrement dit un ensemble de quarante chefs-d'œuvre du brillant artiste dont la place est déjà marquée entre Gavarni et Daumier. L'album, édité par Simonis-Empis, est précédé d'une intéressante préface d'Alphonse Daudet.

R. M.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la Société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1893.

C'est rendre service à nos lecteurs que de signaler cet élégant et très utile ouvrage qui publie les noms et adresses de 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la colonie étrangère, à la haute bourgeoisie.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume de 800 pages, relié, du prix de 12 francs.

Le Musée Grévin vient d'inaugurer un spectacle fort curieux et absolument inédit. Ce sont *Les Pantomimes lumineuses* de M. E. Reynaud, inventeur du théâtre optique. Par un procédé très ingénieux, M. Reynaud a créé des personnages aux expressions et aux gestes si justes, qu'ils donnent l'illusion complète de la vie.

Pauvre Pierrot!, *Un bon bock*, *Le clown et ses chiens*, trois pièces de l'effet le plus comique, composent actuellement ce spectacle dont le caractère artistique est encore rehaussé par une adaptation musicale très agréable de M. Gaston Paulin. Le Musée Grévin tient là un succès.

Il n'est pas toujours facile pour les gens du monde d'organiser une réunion lyrique ou dramatique. *L'office des Théâtres*, boulevard des Italiens, n° 15, se charge de cette organisation pour matinées et soirées particulières, et procure, dans des conditions de prix très accessibles, les artistes de tous genres pour bals, concerts, opérettes, comédies, monologues, marionnettes, ombres chinoises, etc., etc.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

Services rapides entre PARIS et BARCELONE. — Billets directs. Enregistrement direct des bagages. — Trajet rapide en 23 heures 3/4.

La Compagnie P.-L.-M. a organisé des services rapides permettant d'effectuer le trajet de Paris à Barcelone, et vice versa, via Lyon, Cette, en 23 heures 3/4.

ALLER. — Départ de Paris, les lundis, jeudis et samedis à 8 h. 55 matin; arrivée à Narbonne le lendemain à 1 h. 51 matin, à Perpignan à 3 h. matin et à Barcelone à 8 h. 33 matin.

RETOUR. — Départ de Barcelone les lundis, jeudis et samedis à 6 h. soir, de Perpignan les lundis à minuit 23, de Narbonne à 1 h. 45 matin; arrivée à Paris à 5 h. 55 soir.

Les autres jours de la semaine, les trains de Paris à Barcelone partent de Paris à 8 h. 55 matin et arrivent à Barcelone à 10 h. 20 matin et ceux du retour partent de Barcelone à 1 h. 45 soir pour arriver à Paris à 5 h. 55 soir.

Dans le train partant de Paris à 8 h. 55 matin circule un wagon-restaurant entre Paris et Tarascon et, entre Paris et Cerbère, une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1^{re} classe et un compartiment de coupé-lits.

Dans le train arrivant à Paris à 5 h. 55 soir circule également entre Cerbère et Paris une voiture directe comprenant 3 compartiments de 1^{re} classe et un compartiment de coupé-lits. Ce train prend à Cette les voyageurs de 2^e classe pour Paris.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

A. FORESTIER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright by Bousso, Valadon & Cie, 1892.

LA PETITE FÉE

Ayuntamiento de Madrid



L'ILE ADOPTIVE

PAR GEORGES RODENBACH

JACQUES Ebbeling était arrivé à peine depuis quelques jours dans l'île de Walcheren, une petite île ignorée à l'embouchure de l'Escaut, dont quelques-uns lui avaient parlé, un site unique, un jardin sur les flots, un bouquet dans les écumes inconsolables de la mer du Nord. Il était venu là pour oublier un peu, car lui qui avait à peine connu son père, venait à présent de perdre sa mère, qu'il adorait. Il avait quitté sa grande demeure de Bruges, au long du quai du Rosaire, qui lui faisait trop mal, car tout le jour il cherchait la disparue de chambre en chambre...

Quoi de meilleur, pour atténuer dans les yeux un noir souvenir, que d'y inoculer des paysages neufs? D'autant plus que, comme le jeune homme était peintre, tout jeune encore, cherchant sa voie, l'île originale et pittoresque l'induisit tout de suite en un vrai ravissement. La jolie campagne, aux fraîcheurs d'aquarelle, dans la puberté rieuse du printemps! Et partout ces moulins aux grandes ailes couvertes de toiles lie de vin, mais à distance l'air trépidant, l'air de joujoux pour amuser le vent!

Les habitants surtout lui causèrent de la surprise, tous ayant gardé les costumes nationaux d'autrefois. N'était-il pas débarqué dans une autre partie du monde ou dans une autre planète? Quoi! si près de nous, si près des pays uniformes, des villes calquées l'une sur l'autre, des mœurs identiques, il y avait un coin impollué encore, un coin de seizième siècle où les modes des ancêtres zélandais étaient encore maintenues. Lui-même leur apparaissait si anormal, dans cette île close où les voyageurs sont rares. Il le vit bien, un dimanche, à Middelbourg, la capitale du pays, où il était allé assister aux offices religieux, sachant que, ce jour-là, tous les habitants aisés de l'île arrivent volontiers dans leurs plus riches accoutrements.

A la sortie, comme on le dévisagea avec étonnement! Les enfants le montraient à leurs mères d'un petit doigt levé, comme mécanique. Les jeunes filles souriaient, confuses sous le regard de l'étranger, rougissantes, curieuses, puis éclatant en petits rires frais qui faisaient comme un cliquetis d'orfèvreries. On aurait dit que c'étaient leurs pendants d'oreilles qui riaient, leurs tirebouchons d'or, leurs plaques et leurs innombrables bijoux avec lesquels, en ce pays de soleil avare et pâle, il semble qu'on veuille en multiplier le retentissement autour de soi, et apprivoiser des rayons!

Jacques flânait, un peu intimidé par cette unanime curiosité, s'extasiant aux costumes délicieux, aux beaux types d'une race intacte, circulant entre les groupes sans cesse grossis par l'évacuation du temple, entre les voitures qui stationnaient sur le parvis. Tandis qu'il admirait ces chars indigènes d'une forme si élégante, sinueuse et chantournée, à la fois chaise à porteurs et galère antique, un de ces attelages, brusquement mis en mouvement, faillit l'atteindre. Les chevaux avaient piaffé, effrayés par la clameur de la grosse cloche qu'on venait de mettre en branle dans la tour.

Jacques n'eut que le temps de se garer, tandis qu'un vieux paysan se jetait à la tête des bêtes frissonnantes; mais, abasourdi par l'alerte, il avait perçu un cri, le cri d'une voix de cristal très pur soudain fêlé par la peur du danger, pas sérieux cependant, qu'il venait de courir. Il regarda: une jeune fille était près de lui, toute pâlie, la main à son cœur, comme pour en ralentir, de ce geste calmant, les pulsations soudain précipitées.

Jacques s'approcha d'elle et la rassura: elle était charmante, la petite zélandaise qui venait de s'inquiéter pour lui dans un si sincère cri, portant à ravir le costume national: son corsage, découpé en rond sur la poitrine, ouvrant un joli tabernacle, une guimpe de dentelle sur fond bleu avec, autour, un fichu de soie éclatante; au cou, ce collier de corail traditionnel, dit corail de sang, à plusieurs rangs de grains, qu'un fermoir d'or assujettit strictement.

Autour de son visage, redevenu rose maintenant, les cheveux s'emmaillotaient dans un bonnet de linge astreint aux tempes par des épingles et une plaque ciselée qui couvre une partie du front. Par-dessus le bonnet, un chapeau de paille blanche d'où tombe une cascade de rubans à fleurs. Tel est le costume d'uniforme, dans lequel apparaissent à ce moment, sur la Grand'Place, toutes les femmes de Walcheren. Et il seyait à merveille à la petite apeurée que Jacques reconfortait à présent,



en la remerciant de s'être si fort émue pour lui. Elle l'écoutait lui parler, sans rien dire, mais le regardant avec ses grands yeux clairs, des yeux vastes et frais, des yeux mouillés, des yeux d'eau, eût-on dit, d'une eau songeuse où flottent des nuages.

Un instant après, elle se dirigea vers la voiture où avaient pris place déjà sa mère, habillée comme elle, et son père, le vieux zélandais plein de prestance qui tout à l'heure avait empoigné les

chevaux. Elle apparut, une minute, debout sous la toile blanche qu'on dispose en arceau, en gloriète de linge, sur la voiture : avec sa taille fine, sa large jupe bouffante, superposée à six ou sept jupons et à une crinoline, on aurait dit une petite Infante de Velasquez en négligé, ou une madone d'une église de campagne dans la niche d'un reposoir de procession... Jusqu'à ce que la voiture s'en allât, Jacques ne cessa pas de considérer la jeune fille, délicieusement impressionné par cette poétique apparition.

Et la jeune fille, elle aussi, continua à le contempler, avec ses yeux couleur de l'eau...

Les jours suivants il en resta même un peu troublé, désireux de la revoir, car il s'était enquis d'elle aussitôt et avait su que son père était un des grands fermiers et propriétaires de Walcheren, le fermier de la ferme aux Poules-Blanches, à Westkapelle, et qu'elle était sa fille unique. Il rêvait d'aller un jour les visiter, s'asseoir sous le grand manteau de la cheminée, causer avec eux. Car le néerlandais qu'on parle dans l'île n'est pas très différent de son flamand de Bruges, un patois connexe qui y ressemble autant que l'eau d'un canal ressemble à l'eau de la rivière qu'il continue.

Était-ce à cause de l'imprévue rencontre et des songeries vagues qu'il en déduisait confusément ? Était-ce à cause du charme réel de cette contrée unique, toute neuve, inédite pour l'Art et dont il rêvait déjà d'être le peintre — qu'il s'y trouvait maintenant si ravi et si tout entier conquis ?

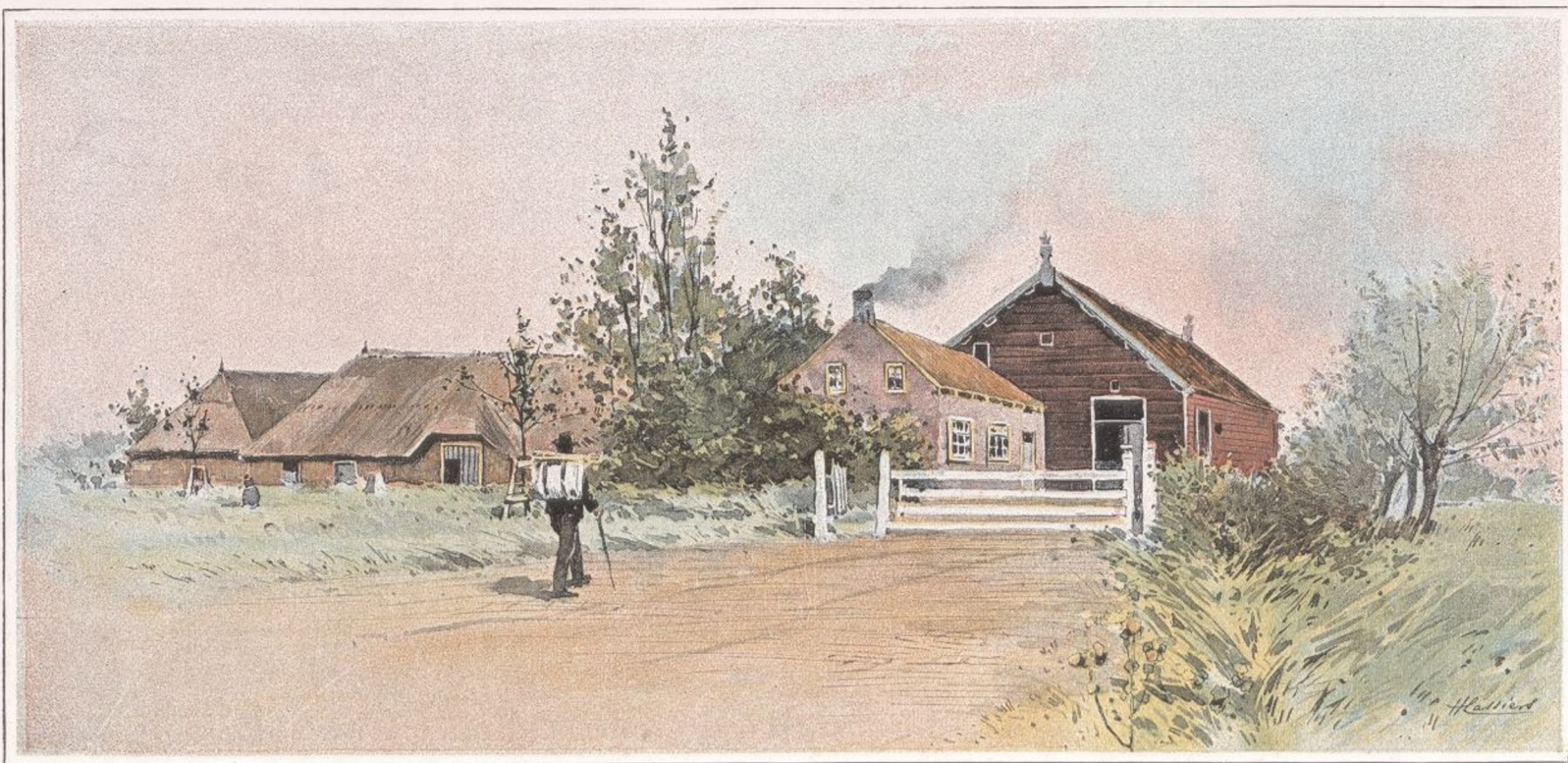
A peine attristé parfois quand le souvenir de sa mère morte lui revenait, mais déjà lointain, hélas ! et intermittent, comme le petit carillon de l'hôtel de ville de Middelbourg rouvrait aussi, toutes les heures et les demi-heures, des blessures de sons dans l'air calme de la ville...

Le jeune peintre était familiarisé désormais avec les lieux et les personnages de l'île. Il avait commencé par Flessingue, étagant sa plage, ses quais, ses maisons, ses tours, juste à l'endroit où l'Escaut, d'un vert sombre d'aquarium ou de prairie à l'ombre, se jette dans les houles grises de la mer du Nord. Il avait vu les pêcheurs d'Arnemuiden rentrer dans de frêles bateaux, leurs filets noirs pendants, comme s'ils n'avaient pêché que de l'ombre. Puis il avait visité Veere, la ville morte, au côté opposé, si silencieuse qu'il semble qu'on y entendrait le bruit des larmes dans les yeux.

Dans l'intervalle des villes, une campagne vaste, rêveuse, coupée de canaux rectilignes. Partout, d'ailleurs, un aspect géométrique à cause des longs talus d'herbe rase servant à la défense du sol contre les inondations. Et, ci et là, la nostalgique agitation des moulins !

Jacques s'était fixé à Middelbourg, aimant beaucoup ses quais dolents qui lui rappelaient ceux de Bruges, bordés aussi de demeures à pignons en briques rouges, rejointoyées de blanc, aux vitres claires où s'interposait, pour défendre le mystère des chambres, un petit écran d'un bleu de fumée. Au fond, on devinait des existences calmes, un peu frileuses autour du réchaud de la théière dont la petite flamme brûle toujours...

Mais le peintre quittait la ville de grand matin pour aller travailler, mis en train par la nouveauté ambiante, et s'installait dans



la campagne, multipliant les études, les croquis de moulins, fixant certaines heures du jour et des étapes de lumières, tenté par des choses très spéciales en ce pays d'atmosphère vibrante, comme de peindre des paysages où le terrain sera exigü et nul, tandis

que le ciel, occupant les huit dixièmes de la toile, constituerait le tableau. Il se trouvait aussi, et surtout, préoccupé de l'eau, dans ces plaines voisines de la mer où dort tel marais glauque, tel canal vitrifié.

Peindre l'eau qui est le miroir, l'âme, la conscience même de ces îles zélandaises !

L'eau toujours changeante et toujours semblable à elle-même ! Ah ! tout ce qui s'y passe, tout ce qui s'y délaie et en émerge ! L'eau ! comme il l'avait aimée déjà quand, tout enfant, derrière les vitres, dans l'ennui des longs dimanches, il regardait le canal qui somnole au long du quai du Rosaire à Bruges, devant sa demeure, et les nuages entr'ouvrir, au fond, des grottes de ouate.

Mais en s'essayant maintenant à des études d'eau, le peintre songeait souvent aux yeux de la jeune fille entrevue un dimanche à la sortie de l'église, sur la place de Middelbourg, celle dont le cri l'avait sauvé des chevaux, celle aux yeux qui étaient également aussi de l'eau profonde, de l'eau vivante.

Un désir le reprenait de la revoir parce qu'elle avait ces yeux-là ; et de les peindre, ces yeux symboliques, parce qu'eux aussi étaient le miroir, l'âme, la conscience même de l'île.



Or l'eau ordinaire ne reflétait les paysages et les nuages qu'à sa surface ; tandis que dans l'eau idéale de ces yeux tout apparaissait en profondeur ; les nuées descendaient vraiment, les paysages s'y encadraient.

Aussi Jacques Ebbeling se décida-t-il à aller revoir la gentille fille aux grands yeux d'eau songeuse. Ne fallait-il pas la remercier de lui avoir presque sauvé la vie ? Un bon prétexte ! D'ailleurs, que risquait-il ? Les gens sont hospitaliers en ce pays. Et puis, avec un si ravissant modèle, il s'enhardirait à faire son portrait, qui serait peut-être un chef-d'œuvre ! Il partit donc pour la ferme aux Poules-Blanches, à Westkapelle.

Jolie route, à travers une campagne claire et vive, égayée par les toitures de tuiles rouges. Belle ferme que celle où il arriva enfin, ferme de paysan riche et considérable que tout le monde connaissait dans l'île.

Il y fut bien reçu, en rappelant l'alerte de ce certain dimanche devant l'église de Middelbourg. D'ailleurs la jeune fille, la charmante Dixhoorn était là et l'avait reconnu dès la première minute. Ils causèrent. On lui demanda d'où il venait, étonné de sa longue présence dans l'île où ne séjournaient guère d'étrangers, et ce qu'il y faisait. Il avoua qu'il se consolait d'un grand deuil par le voyage, et qu'il était peintre.

« Ah ! fit Dixhoorn d'un air soudain extasié, vous faites des tableaux. J'en ai vu de bien beaux au musée de Middelbourg. Et aussi des portraits, comme ceux des Echevins, qu'on conserve à l'hôtel de ville ? »

— Oui, fit le peintre.

— Ah ! reprit Dixhoorn avec vivacité. Alors, vous pourriez peindre le mien ? Voyez ! je n'ai qu'un si vilain portrait de moi. » Et elle alla prendre sur la cheminée une photographie faite à la ville, un jour de foire.

Le peintre ne demandait pas mieux que d'utiliser ce modèle rare et ces yeux uniques. Il consentit volontiers et, peu de jours après, il commença.

Le travail fut long, prolongé à dessein par le peintre et le modèle : Dixhoorn posait dans ses plus beaux atours, son plastron de fine dentelle, ses parures d'or rouge aux formes compliquées qui sont sans doute séculaires, ses rubans aux fleurs de couleur sur fond blanc. Quel pittoresque assemblage de tons ! Et une chasteté dans ce costume où les formes du corps se délaient dans des étoffes amples et closes, où même les oreilles, la chevelure sont cachées, comme aux Béguines sous la cornette. Ah ! le mystère attirant d'une corporalité qui se dérobe, l'attrait d'une femme dont on ne sait pas même la couleur de ses cheveux !

Jacques soignait ce portrait avec une ferveur méticuleuse, s'acharnant surtout après les yeux, ces yeux d'eau mystérieuse ; et, à force de les avoir lui-même regardés, auscultés, analysés, à force d'y être pour ainsi dire descendu jusqu'au fond pour les bien connaître, pour les bien rendre, il en était maintenant obsédé, par ces yeux vastes ! Et quand, après une longue séance de travail, il quittait la ferme et s'en revenait seul, ces yeux de Dixhoorn continuaient à luire par les chemins, — c'étaient deux grandes mares d'eau frissonnante de chaque côté de lui, dans la campagne déjà noire, eux tout miroitants et métalliques encore, et son âme y voguait !

La pose était coupée souvent de doux babilles dans la grande salle à manger de la ferme, ornée d'une cheminée monumentale où pendait, plissé et tuyauté, un volant de percale lilas pâle. Sous le manteau, une mosaïque bleu et blanc. Des meubles de vieux chêne, des dressoirs, des buffets avec toutes sortes d'assiettes, de brocs, de cruches à bière, de plats d'étain aux splendeurs mates, de la couleur qu'ont souvent les soleils de là-bas dans la brume. Un air d'aisance et de gaieté, entretenu par une propreté minutieuse, et la candeur de rideaux blancs embéguinant les hautes fenêtres.

Le jour un peu gris qui tombait de ces croisées ne faisait

qu'aviver le teint rose de Dixhoorn, cette pulpe fraîche de chair carminée qu'ont les femmes dans les pays limitrophes de la mer. Elle était joyeuse, étant candide, et Jacques prenait un plaisir croissant à l'entendre; car elle n'était point sotte, fine au contraire, instruite même, ayant fait des études à Middelbourg, sachant en outre beaucoup des choses qu'on n'apprend pas et que la Nature suggère aux âmes subtiles qui l'aiment et écoutent ses voix.

Elle lui lisait parfois des vers du vieux poète Cats, le père Cats, comme on l'appelle dans toute cette partie de la Hollande où il est populaire, et lu autant que la Bible, même par les simples gens de la campagne. Dixhoorn, dans une vieille édition qui se trouvait à la ferme depuis les bisaïeuls, une petite édition ancienne avec des gravures sur bois et qu'on eût prise pour un livre d'offices, lisait parfois à Jacques les riieuses ou sentimentales fantaisies du *Miroir des Pucelles*. Il y était question de l'amour dans des lieds brefs ou des proverbes locaux recueillis par le poète et sertis dans ses rimes. Dixhoorn lisait :

Men can't verstaen
Sonder slaen.

« On se fait entendre, sans parler ». Et soudain, se taisant, rougissant, elle fixait sur lui ses beaux yeux devenus tendres et dont le regard s'appuyait comme une caresse — ce pendant que dans le silence d'une gêne réciproque et délicieuse, on n'entendait plus, parmi la chambre, que le tic-tac placide de la grande horloge qui avait l'air, avec ses deux aiguilles, de tricoter l'heure...

Jacques, depuis des mois, travaillait avec entrain. Les études, les tableaux s'accumulaient. Plus il séjournait dans cette île enchantée, plus il y découvrait de sites nuancés, de frissons de lumière calmes, d'atmosphères perlées, d'horizons reculés jusqu'au rêve.

Quelle œuvre à réaliser que d'exprimer cette nature-là qui n'avait jamais eu son interprète plastique, son Maître. Il se sentait de plus en plus conquis à cette terre vierge où le hasard de la mort de sa pauvre mère l'avait conduit et qui, du premier jour, lui avait donné comme l'ivresse d'un amour qui commence.

Et maintenant il en était à se demander s'il pourrait s'en arracher jamais. Il est vrai qu'aujourd'hui les beaux yeux de Dixhoorn n'étaient pas étrangers à son enthousiasme. Il commençait à se l'avouer à lui-même, non sans crainte et tremblement. Il était de-

venu assidu au foyer du maître de la ferme aux Poules-Blanches, même après l'achèvement du portrait de Dixhoorn qui ornait maintenant la salle d'apparat. Souvent il passa chez eux de longues soirées, avec les parents et la jeune fille, buvant du thé, acceptant des gâteaux et des friandises, ravi des histoires du pays qu'on lui contait. Le père aimait à causer avec Jacques parce qu'il était pour lui un homme instruit qui lit dans les livres et sait l'explication de toutes les choses.

Pourtant, un soir, il le reçut d'un air embarrassé et, après une courte conversation, trébuchant à chaque instant dans des silences, il pria Dixhoorn de les laisser seuls et de s'en aller dans sa chambre. Dixhoorn avait les yeux rougis de larmes récentes et n'avait pas parlé depuis son arrivée.

Alors le vieux fermier lui raconta qu'un malheur avait posé ses ailes sur la maison un peu à cause de lui : sa fille était fiancée depuis longtemps au fils d'un de ses riches voisins, Karl, le dernier roi du Tir, qui était un compagnon d'enfance de Dixhoorn.

Ils devaient se marier à l'automne prochain. Or, les visites de l'étranger avaient été remarquées dans le pays et rapportées au fiancé. Celui-ci en prit ombrage et vint demander à Dixhoorn si elle ne l'aimait plus et si elle ne comptait pas tenir son serment. Elle lui avoua en pleurant qu'il n'avait plus son cœur et serait bien généreux de lui rendre sa parole. Lui, qui l'aimait, répondit : « Soit ! Je vous abandonne à votre malheur », et il n'est plus revenu.

Le lendemain, son père, un camarade du vieux temps, hélas ! leur a rapporté les cadeaux faits par Dixhoorn et par eux : les bagues échangées, les foulards de soie claire achetés à la kermesse. Ah ! qu'ils avaient pleuré ! c'est comme si on leur eût rapporté les bijoux et les fichus d'un mort !

Le vieux fermier avait encore des larmes, rien qu'en en reparlant. Puis, il ajouta d'un air grave : « C'est un peu par votre faute que la chose est arrivée. Aussi, monsieur l'étranger, je vous en prie, ne revenez plus dans ma maison, car il ne faut pas, à cause de vous, qu'on parle mal de ma fille. »

Cette notification attrista beaucoup le peintre qui avait pris, à son insu, la douce habitude de fréquentes visites à la ferme aux Poules-Blanches, où toujours un accueil familial l'attendait.

Il s'ennuya de Dixhoorn et de l'absence d'elle, subissant plus que jamais dans l'absence la hantise de ses yeux. Il s'ingéniait à



les revoir, y pensait longuement, cherchait dans l'eau, au bord du canal, des tons qui leur fussent pareils, les posait sur une toile neuve. Alors c'étaient des yeux isolés, sans figure, des yeux élargis comme des mares matinales, qui regardaient pourtant.

Et continuant à travailler, à travailler toujours, avec ardeur et passion, Jacques peignait les yeux de Dixhoorn tout en peignant des aspects d'eau, comme jadis, faisant son portrait, il peignait de l'eau en peignant ses yeux. Ainsi, Dixhoorn et l'île elle-même se confondaient, prenaient lentement et en même temps possession du peintre, au moyen du même enchantement et de ce même infini d'eau qui, dans les canaux de la campagne et dans les yeux des visages, en ce pays, a l'air de s'illimenter.

Des semaines s'étaient écoulées; il n'avait plus revu Dixhoorn depuis la défense attristée du vieux fermier. Jadis il lui semblait pouvoir toujours vivre ainsi et que son désir n'allait qu'à rencontrer, de temps en temps, la jolie fille, parce que son visage candide et net était un miroir où l'île elle-même apparaissait plus belle.

Mais maintenant il était en peine de ne plus la voir et quelque chose

manquait à l'enchantement des paysages. Heureusement que la grande kermesse de Middelbourg approchait : il espérait bien l'y retrouver, car ce jour-là les jeunes filles sont libres et y viennent par bandes des quatre horizons de Walcheren, soit entre elles, soit avec leurs prétendants, cargaison riieuse et chantante qui s'entasse dans les chariots aux arceaux de toile.

Le dimanche de la fête arriva. Sur la Grand'Place, des baraques, des échoppes, des loteries en plein vent, des chevaux de bois tournant dans un vertige d'étoffes à paillettes et de miroirs. Ronflements d'orgues, cris aigus des trompettes, boniments de pitres. Autour, des centaines de femmes zélandaises, dans leurs costumes cossus et frais, de couleurs vives, de bijoux clinquants.

Jacques, parmi les remous de la foule, cherchait Dixhoorn. Il alla dans les cabarets d'alentour où la jeunesse dansait, libre, amoureuse, s'empoignant à pleine étreinte, dans ce jour de galante tolérance, qui est le signal de presque toutes les rencontres et fiançailles. Les doigts tressés aux doigts; les lèvres cherchant les lèvres! Des jeux d'amour puérils, comme d'offrir à la femme un verre rempli d'anisette, de punch ou de « parfait amour », en tenant le verre par le pied entre ses dents, tandis que l'amoureuse boit, le visage tout proche.

Enfin, Jacques découvrit Dixhoorn dans un groupe nombreux de jeunes filles que n'accompagnait aucun homme. Il en eut une joie double. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle se détacha de ses compagnes et vint vers lui, tout empourprée d'un afflux de sang délicieux, fard subit de la pudeur. La première jeunesse, comme l'aube, a seule de ces roses-là...

Elle savait bien qu'elle l'aurait rencontré. Ah! ce qu'elle l'avait attendu, ce qu'elle avait souffert de la si longue absence! Avec volubilité, elle lui raconta ses chagrins, le mécontentement de ses parents, les jaserie dans tout le pays, son mariage rompu...

Mais c'était plus fort qu'elle. Elle n'aurait pas pu. Elle n'aimait pas son fiancé... ou plutôt elle ne l'aimait plus.

— « Pourquoi? » interrogea le peintre.

Dixhoorn recommença à rougir et se tut, le regardant. Ses grands yeux d'eau brillèrent, se crispèrent, comme les petites mares où court un vent brusque, le soir. Puis, tout l'horizon parut y chavirer.

Ils entrèrent dans une des grandes auberges de la place, où l'on dansait. Les couples tournaient sur l'aigre musique de quelques violoneux. C'était une sorte de valse avec glissements de pieds souvent répétés, et terminée par un baiser. Au plafond, se déployait la « couronne de la jeunesse », un grand lustre à plusieurs branches formé de verdure et de fleurs rouges.

Jacques s'assit avec Dixhoorn dans un coin et ils burent de cette onctueuse anisette du pays qu'on sert dans des verres en forme de tulipes.

Ils parlaient peu, encore étourdis par la joie de se reprendre, par le vacarme, la poussière soulevée et les danses. Mais leurs yeux se regardaient avec une fixité tendre, s'étreignaient à distance. Jacques sentait vraiment ses yeux se poser sur ceux de Dixhoorn et les yeux de celle-ci s'appuyant sur les siens dans une sensation presque physique. Réverbération réciproque de miroirs en face l'un de l'autre et se répercutant à l'infini!

Tout à coup Dixhoorn, qui avait tourné la tête une minute, se mit à pâlir affreusement. Un trouble immense se peignait sur son visage.

Jacques, effrayé, croyant qu'elle devenait malade, l'interrogea. A voix entrecoupée, tremblante, elle lui montra dans un angle de la salle, un homme debout qui les regardait. Il avait l'air menaçant, parlait entre ses dents, faisait des gestes vagues. Sur sa veste de drap noir il portait un large collier tout enrichi de plaques, de médailles, d'oiseaux en argent. Dans sa main, un grand arc ondulait. Il avait noble prestance du reste, beau comme ces chefs de syndicats peints par Rembrandt ou Hals, avec des teints brûlés d'or roux.

« C'est le roi du Tir, fit Dixhoorn, agitée comme une petite feuille.

Et comme Jacques ne comprenait pas : — C'est Karl, mon



Ayuntamiento de Madrid

ancien fiancé », ajouta-t-elle en se rapprochant du peintre, d'un air de vouloir se blottir et chercher un refuge.

Car l'homme à présent proférait des menaces. Était-ce d'avoir bu un peu plus qu'à l'ordinaire ? Était-ce de voir Dixhoorn, qu'il avait aimée vraiment jadis, attablée avec un autre homme, en ce jour de kermesse ? Passion renaissant, jalousie posthume, amour-propre humilié, ou fureur du jeune homme cossu de l'île contre l'étranger qui venait à présent enjôler les filles et inoculer un sang d'ailleurs dans la race ?

Tout à coup on le vit fendre la foule et se diriger vers la table où Jacques et Dixhoorn se trouvaient assis. Blême et sans mot dire, il venait de tirer de sa gaine le petit couteau des paysans de l'île de Walcheren, au manche d'argent tout ciselé comme un bijou, à la pointe effilée ; et, d'un geste rapide, le planta dans le bois de la table où il se fixa en tremblant comme dans une cible.

C'était le défi public, la provocation en duel, selon la coutume de l'île. Les danses avaient cessé. On se rua autour de la querelle. Un grand silence s'épandit, coupé de chuchotements.

Jacques n'avait pas bougé, se taisant, la main à sa canne pour riposter, s'il y avait lieu, mais décidé à ne pas accepter l'offre, inquiet surtout de Dixhoorn qu'il voyait affreusement pâle, confuse à mourir dans cette foule qui maintenant faisait cercle.

Le roi du Tir, enhardi, ricanait : « Le voilà, ce fameux coq qui vient ici pour corrompre nos poules ! Mais c'est un coq étranger ; et nos vraies poules n'en voudront pas ! Il n'y a qu'à la ferme aux Poules-Blanches qu'il trouve une jolie poule un peu trop complaisante. Allons ! mon coq, en garde ! As-tu bon bec ? Je voudrais bien un peu te secouer les plumes ! »

Jacques bondit, la canne levée. Le roi du Tir avait repris son couteau planté dans la table. Dixhoorn poussa un cri... Mais quelques hommes qui se trouvaient là, s'interposèrent. On chercha à séparer les adversaires. Il ne fallait pas troubler les danses et la gaieté de la kermesse par une bataille, par du sang répandu. Une bousculade générale reflua et Jacques, qu'on avait aussi circonvenu et paralysé, se trouva porté par cette marée humaine vers la porte. Dixhoorn y avait été jetée par le même flot et, brisée, les dentelles défraîchies, l'air navré, elle le supplia de sortir et de la reconduire auprès de ses compagnes. Elle pleurait. Il dut bien consentir. Elle défaillait... Elle allait trébuchante, les yeux noyés, les bras rompus, se parlant à voix haute : « L'affreuse scène !... Un outrage public... je suis une fille perdue... je n'ai plus d'honneur... La poule d'un coq étranger, il a osé dire cela... Je suis perdue d'honneur dans l'île... »

Sa douleur faisait mal à voir. Jacques essaya de la consoler : — « Ah ! laissez-moi, fit-elle. Tout cela est un peu arrivé par votre faute. Pourquoi êtes-vous venu dans notre maison ? Pourquoi vous ai-je aimé tout de suite ? »

Tandis qu'elle parlait, des larmes abondantes perlaient dans ses yeux, ses pauvres yeux où maintenant coulaient les pleurs salés, ses yeux dont l'eau débordait et inondait tout son visage.

Peu après, elle retrouva heureusement le groupe des compagnes avec qui elle était venue et qui devaient, le soir, s'en retourner avec elle et la reconduire à la ferme de Westkapelle.

Avec un triste regard d'adieu, si tendre pourtant, elle s'en alla, mais le peintre, resté seul, songea qu'elle lui était apparue plus jolie et plus délicieuse encore, comme la campagne et les prairies de Walcheren quand il a plu.



temps de retourner dans sa maison de Bruges, abandonnée depuis des mois et de mettre un peu d'ordre dans ses affaires ? D'autre part, il paraissait prudent de rompre une liaison qui commençait à prendre fâcheuse tournure.

Déjà la pauvre Dixhoorn en avait éprouvé mille ennuis et des peines cuisantes. Elle sentait bien son amour sans issue, mais s'y cramponnait avec d'autant plus d'ardeur douloureuse : elle avait fait jurer au peintre, puisqu'il ne pouvait plus la voir chez elle, de la rencontrer le soir, à l'insu de ses parents, dans les champs voisins, dans les dépendances de la ferme. Lui devinait bien que s'il accédait à ces rendez-vous secrets, s'il la revoyait, toute docile et pâmée, c'en était fait de tous deux...

Jacques résolut donc de partir sans prévenir Dixhoorn, sachant que l'oubli et le temps, plus vite que l'amour-propre ne le pense, couvrent de violettes pâles ces petites fosses des amourettes non viables.

De retour dans Bruges, il y vécut, les premières semaines, tout désorienté, se sentant douloureusement seul, repris à son deuil, au souvenir de sa mère, à celui d'une autre aussi qui lui semblait morte, la pauvre Dixhoorn, et dont les yeux fixes le suivaient en marchant.

Il avait beau n'y plus vouloir penser : des remords l'assaillaient. En somme, il avait irrémédiablement compromis Dixhoorn ; il était cause de la rupture de son mariage. Tout le monde l'avait crue son amante. C'était l'opinion publique dans l'île. Et la scène de l'auberge, le jour de la kermesse de Middelbourg, n'avait fait qu'ébruiter davantage le déshonneur de la jeune fille.

La situation s'était aggravée pour elle de ce qu'il était un étranger, suspect et jaloux. Au lieu de ses frères zélandais, enfants du même sol, jumeaux bercés par le même chant de nourrice de la mer du Nord, elle avait préféré l'étranger, venu on ne sait d'où... Elle avait trahi !

Et maintenant, la pauvre fille, quel avenir lui était réservé !

Jacques songeait non sans ennui à ces choses. Son amour, il se sentait capable de le laisser lentement s'engourdir en lui, avec la douceur de l'inachevé.

On trouve ainsi toujours de spécieux prétextes

pour oublier avec charme. Mais une nuance de bonté s'interposait et, la question d'amour mise à part, Jacques se sentait une pitié tout émue, un frisson intime à penser aux calomnies parmi lesquelles Dixhoorn serait condamnée à marcher jusqu'au bout de sa vie. Elle, insultée ! Elle, méprisée ! à cause de lui et pour l'avoir aimé ! Cette pensée-là lui crispait le cœur.

A cela il n'y avait qu'un remède : l'épouser.

Sa fierté regimba : ce père paysan, cette mère paysanne, dont il deviendrait le fils. Oui ! mais Dixhoorn était si exquise, et elle était tant à plaindre ! Qu'est-ce qu'elle pensait de lui et qu'est-ce donc qu'elle faisait à présent ?

Un jour, il eut tout un émoi : une lettre lui arriva de l'île, une lettre de Dixhoorn, qui avait obtenu son adresse à l'hôtel de Middelbourg, où longtemps il séjourna. Oh ! une lettre toute triste et suppliante ! elle avait été bien malade... elle avait souffert dix morts de son brusque départ ; mais s'il était parti, c'est qu'il avait dû partir. Qu'il revint, elle n'en doutait pas ; mais sera-ce bientôt ? Et elle l'appelait avec de petites phrases d'enfant qui a froid et demande qu'on la couvre, avec de puériles gronderies, mais si confiante et ne se plaignant que d'un retard... Elle l'appelait !

Et en même temps que sa voix, il semblait à Jacques entendre une autre voix. Cette lettre venue de là-bas, à l'aspect exotique, au timbre de Hollande, lui remémorait — comme un coquillage rappelle toute la mer — l'île elle-même dont son art, maintenant oisif, gardait la nostalgie. L'île aussi l'appelait ; car l'île l'avait peu à

Cependant, à la suite de la scène de l'auberge de Middelbourg, Jacques Ebbeling se mit à réfléchir sérieusement : n'était-il pas

peu conquis en même temps que Dixhoorn. Celle-ci était à l'image du pays, avec ses yeux emplis d'une eau de la couleur de l'eau dans la campagne. Elle n'était peut-être qu'une délégation, un symbole tacite, une ambassadrice, un intermédiaire et, par l'entremise d'elle, c'est l'île elle-même qui avait voulu être aimée, possédée par lui et qui l'avait élu pour son Maître.

Maintenant qu'il était revenu dans la solitude de Bruges, où il ne travaillait guère, dans sa tristesse orpheline que plus rien ne distraie, il sentait que s'il ne retournait pas dans l'île, jusqu'au bout de sa vie il se sentirait regardé par les prunelles d'eau de Dixhoorn, par les mares tranquilles de Walcheren, qui seraient pour lui, les unes et les autres, comme les yeux d'une même morte envers qui on a été coupable.

Il lutta longtemps ; il hésita, repris parfois par les hérédités bourgeoises qui combattaient en lui ; entraîné, d'autre part, par l'ennui de sa vie ici, par son amour, ses scrupules de bonté, car Dixhoorn ne doutait pas de lui ; elle l'attendait ; elle l'appelait chaque semaine dans de naïves et mélancoliques lettres, plus longues à mesure, comme allongeant les ailes de son espoir de plus en plus las... et s'avouant de plus en plus pâle.

Alors, la résolution de Jacques fut prise ; il retournerait dans l'île qui l'avait attendu, semble-t-il, pour naître à la vie de l'art ; et il épouserait l'île en épousant Dixhoorn, selon les rites locaux, dans les termes séculaires.

Un jour, en effet, le vieux fermier de la ferme aux Poules-Blanches vit entrer chez lui — qu'était-ce que ce revenant-là — le peintre Jacques Ebbeling, avec qui il aimait tant à

causer naguères, avant les racontars du voisinage, dans les bons naguères où on faisait le portrait de Dixhoorn.

Dixhoorn accourut, bien pâlie certes ; mais l'émotion, le plaisir eurent vite coloré de rougeur propagée ce visage de neige ; et tandis que les parents, tout inquiets, regardaient, Jacques, qui s'était enquis des formules nationales pour la demande en mariage, s'approcha de la jeune fille haletante et stupéfaite, disant : « Fillette, puis-je allumer ma pipe ? » Et, comme ne pas offrir une allumette équivalait à un refus, Dixhoorn, radieuse, folle de joie, croyant à un rêve, vite s'approcha de la cheminée pour en prendre une, la frotta d'un mouvement fébrile sur le mur et l'apporta tout enflammée au jeune homme — rustique petit flambeau d'hyménée, mignonne torche de bois blanc qui flamba une minute, éclairant les fiancés.

Et leurs visages étaient rouges, sans qu'on sût si c'était à cause de l'allumette, ou à cause de leur amour.

C'est aux environs de la Noël que Jacques Ebbeling épousa la belle Dixhoorn. Il y eut, ce jour-là, grande liesse dans le village de

Westkapelle. Ceux qui passaient, venant des bourgs voisins pour se rendre au marché de Middelbourg, en entendant les joyeux coups de fusil crépiter au loin dans les cours des fermes, demandaient :

« Qu'est-ce
— Un céliba-

qu'on tue ici ?

taire », répondaient en riant les servantes au seuil des auberges.

Dans la ferme aux Poules-Blanches, toute la famille de Dixhoorn était arrivée : les parents, les cousins



lointains, les amies avec leurs plus fines guimpes et leurs nombreux bijoux, le teint clair et rouge, avivé par le froid piquant de

cette belle journée d'hiver. La neige des jours précédents s'était tassée, durcie. La gelée, aux branches nues, avait agrafé des parures d'argent. Toute la campagne était blanche, elle-même dans des dentelles et la soie d'une robe de mariée.

Jacques ne pouvait se défendre d'une joie un peu superstitieuse : oui ! vraiment, cela n'était point un hasard. L'île s'offrait à lui, ce matin-là, toute nuptiale dans sa toilette de neiges immobilisées, parce que c'était l'île elle-même à laquelle il unissait son sort. Averti du reste par un secret instinct, il avait tenu, de son côté,

à revêtir le costume immémorial des habitants de Walcheren. A partir de ce moment, il ne devait plus être l'étranger, celui que tout dénonce et qui garde des souvenirs d'ailleurs ou des habitudes.

Lui-même apparut habillé de la culotte de drap noir et de la veste de forme consacrée, une cravate de soie éclatante autour du col de la chemise, sans apprêt, fermé par deux gros boutons de filigrane d'or. Un gilet à grands ramages, avec vingt boutons, argent et perles. Les souliers évasés, ornés de boucles. Et, à la ceinture, des boucles aussi, ces boucles de métal ornées et compliquées comme un fermoir de Bible précieuse.

Il était superbe ainsi, et toute la noce battit des mains à son entrée, non seulement à cause de sa belle prestance, mais pour son idée délicate tout de suite comprise par ces gens simples qui ont au cœur l'amour de leur Zélande intacte. Il était enfin bien des leurs et consentant à une adoption définitive !

Le cortège se mit en marche : les fiancés d'abord ; le père et la mère ensuite ; puis les parents mariés ; et enfin la foule joyeuse des compagnes et des jeunes gens, parmi une fusillade reprise et accrue. De temps en temps on faisait éclater des pétards.

Dans la salle des mariages, eurent lieu les cérémonies légales ; puis, quand le bourgmestre, qui avait tenu à les marier en personne, prononça : « Au nom de la loi, je vous déclare unis », Dixhoorn prit la grande plaque d'or qui lui couvrait le front de gauche à droite et la plaça, comme il le faut, de droite à gauche. Le cortège se dirigea ensuite vers le temple pour y recevoir la bénédiction du pasteur.

Après quoi, on dina dans la grande salle de la ferme aux Poules-Blanches, où une longue table juponnée de toile ramagée s'étalait cérémonieusement. On avait tiré, des bahuts et des armoires les antiques porcelaines hollandaises, les plats de faïence bleue, les vieux Delft transmis par les parents, qui alternaient avec les plats et les brocs d'étain.

Au-dessus de la tête de la mariée était suspendue, selon la tradition, une couronne aux airs de lustre, faite de papier coloré et découpé. L'armature représentait une croix entourée de fleurs, c'est-à-dire les tribulations et les joies du mariage. Ce sont les jeunes filles du village qui s'occupent, chaque fois, de tresser cette couronne symbolique.

La chère fut abondante et délicate, quoique rustique : du poisson tout frais pêché, des cochons de lait, des grappes de poulets, des oies, des gâteaux dorés et ronds comme le cadran du beffroi de Middelbourg.

Au dessert, vinrent les ménestriers, deux violons et une flûte, accompagnés du récitant, qui a coutume d'aller dire des épithalames dans les noces. Vœux banaux, souhaits identiques, mais la voix avait une vibration de violoncelle triste ; l'aigre musique s'édulcora, au point que quelques yeux s'emplirent de larmes...

Après le dîner, comme la campagne était toute couverte de neige, au lieu de la voiture aux toiles closes, on attela, pour que le couple se rendit à Middelbourg, le traîneau, en forme de berceau ou de nacelle, que tout zélandais possède dans ses remises. Dixhoorn s'y assit, toute rose et radieuse, arrangeant ses genoux sous une fourrure, adossée à cette poupe de couleurs crues et de dorures.

Jacques était assis derrière elle, tenant les longues rênes, tandis que le cheval, un panache rouge sur la tête, agitait ses grêlots, faisait tintinnabuler le petit carillon cuivré et salé, impatient du départ que retardaient d'interminables manèges, les mains prises encore et reprises, les recommandations, les adieux.

Enfin, Jacques inclina le fouet et l'attelage partit, vite disparu au long de la grand'route dans des éclaboussures de blanc.

Le nouveau couple s'appartenait enfin. Dixhoorn tournait la tête à tout instant vers Jacques qui, attentif aux dangers de la course, se penchait parfois vers la jeune femme et lui réchauffait le cou d'un baiser.

Tous deux s'enivraient d'eux-mêmes et aussi de l'espace, de la volupté de la vitesse, de cette virginité d'après-midi de gel. Non seulement la Nature, mais les hommes eux-mêmes semblaient s'associer à leur joie, car un air de kermesse régnait partout.

C'est qu'en Zélande, dès qu'il y a de la glace, dès que les eaux sont prises, chacun décroche les vieux patins qui se rouillaient au mur avec le vieux fusil ; et vite on part en bandes joyeuses, pour les prairies aux longs miroirs glissants, pour Middelbourg où le canal, qui va à Veere, est aussitôt un chemin de plaisir. Des baraques, des échoppes où l'on vend de l'anisette, du punch chaud, des crêpes ; d'autres, avec des fichus, de la bimbeloterie pour les petits cadeaux d'amoureux.

La glace du canal était si solide que Jacques y avait pu amener le traîneau ; et maintenant, le cheval étant bien ferré, l'attelage filait sur la surface miroitante, au milieu du silence ouaté de l'air, parmi les cris joyeux, les appels des patineurs oscillant en un tanguage rythmique, les voix des enfants autour d'un bonhomme de neige, accroupi et difforme comme une silhouette revêchée d'ours blanc, qui chantaient une chanson populaire en dansant en rond : « Les poissons ont chaud sous le plancher blanc de la neige. Nous avons chaud en courant dessus ! »

C'était animé et coloré comme ces scènes d'hiver de Breughel l'Ancien que Jacques avait souvent admirées dans les musées en Flandre.

Le traîneau continuait son train rapide entre les berges aux roseaux cristallisés. Plus loin, dans la campagne, les moulins tournaient, leurs ailes moins blanches de farine que de neige. Ils donnaient l'impression de moudre des flocons.

Dixhoorn, les joues rougies par le vent et la gelée, se retournait à tout instant vers Jacques, épanoui, fière de lui, croyant à peine à son bonheur, craintive un peu de la nuit proche qu'ils devaient passer à Middelbourg, dans l'antique hôtel de l'Abbaye.

Le peintre non plus n'était pas fâché de prolonger encore un moment la salubre et joyeuse course à travers cette féerie.

Ah ! la virginité de la neige ! En vérité, la Nature et les choses ont des sens pour communiquer avec nous. L'île avait entendu son âme. Elle y correspondait à présent. Elle avait mis sa robe de noce, comme une preuve insigne. Elle consentait à cette possession d'elle, pour une œuvre à naître, que le peintre avait rêvée et dont les justes épousailles d'aujourd'hui n'étaient sans doute que le symbole, incarné dans la plus digne de ses vierges. Car, au fond, c'est l'île elle-même qui se laissait épouser et se donnait à lui, dès ce jour-là, sans réticence et sans retour.

Le soir tombait : au bord de l'horizon, sur la ligne extrême où l'immense plaine blanche, comme le bout de la mer, rejoint le ciel, le soleil couchant, qui tout le jour avait lui, pâle dans la brume comme un vaste bijou d'argent, s'enflamma, au moment de disparaître, d'une rougeur de gelée.

L'île, dans ses dentelles nuptiales, dans son linge immaculé, s'ensanglantait ; et Jacques, à cette minute, eut la sensation triste et douce d'un grand amour qui se consomme — et que la virginité de l'île périssait !

GEORGES RODENBACH.

(Illustrations de Henri Cassiers.)





Une Petite Fille de Grisélidis

PAR HENRI DE BORNIER

Le comte Jacques de Mantes était jeune encore, assez beau, riche, très bien reçu et très aimé dans le meilleur monde, où il faisait de rares apparitions; mais il était original. Sa principale originalité consistait à lire presque exclusivement le traité de Balzac, *La Physiologie du Mariage*; grâce à cette fréquentation intellectuelle et morale avec le grand romancier, le comte Jacques avait résolu de rester garçon, et il avait tenu cette promesse qu'il s'était faite à lui-même. Cependant, il se trouvait quelquefois un peu isolé dans son vaste hôtel de la rue Saint-Dominique. Jacques avait perdu de très bonne heure son père et sa mère, et les successions de plusieurs oncles et tantes avaient créé autour de lui ce vide de l'opulence qui a bien ses tristesses. Le seul parent de Jacques était le baron Roger d'Angaris.

Seul parent et seul ami. Jacques et Roger, élevés ensemble dans un vieux château de famille, en Bretagne, ne s'étaient jamais quittés, ils avaient fait la guerre de 1870 dans le même régiment de marche; blessés l'un et l'autre à Borny, prisonniers dans la même forteresse allemande, ils étaient revenus en France après la guerre et ils habitaient un hôtel de la rue Saint-Dominique, que Jacques avait hérité d'une de ses nombreuses tantes. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient mariés, mais pour des raisons différentes, Jacques pour celle que l'on connaît déjà, Roger pour un motif que nous allons expliquer.

Tandis que Jacques vivait, presque solitaire, dans le vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, Roger menait la grande vie parisienne; Jacques faisait de rares visites chez de vieux amis de sa famille; Roger ne quittait son cercle que pour les salons, et, de temps à autre, pour les coulisses de l'Opéra ou le foyer du Théâtre-Français les soirs d'abonnement; il était un des fidèles des five o'clock du *Figaro* où il semait et récoltait ces mots spirituels et boulevardiers que l'on comprend seulement de la rue Drouot à la Madeleine. Mais il fréquentait surtout les salons de la rue de Grenelle au boulevard Malesherbes, et là... comment dire? il faisait tout le mal qu'il pouvait faire. En deux mots, c'était ce que l'on appelait autrefois un irrésistible. Chose bizarre! ce beau vainqueur avait des sentiments religieux; chrétien pratiquant, non; mais chrétien. Il lui arrivait souvent, après quelque rendez-vous d'où la morale était absente, d'entrer dans une église, de pleurer sur la faute et de se promettre à lui-même de n'y plus retomber. Vaine promesse, comme on pense; le diable est fin, et la femme plus fine que le diable.

Ce sont les femmes, en effet, qui auraient dû prendre à leur compte la plus forte somme des petits crimes de Roger. Chercheur sans doute, recherché bien davantage. Pourquoi? Parce qu'il avait ce qui est fort rare chez les hommes: le charme. Il n'était ni très beau, ni très grave, ni très audacieux; mais il avait une sorte de grâce féminine sous laquelle on sentait la force, une voix tendre et

tout à coup étrangement vibrante, et des éclairs soudains dans l'ombre habituelle du regard. Avec cela bon et discret.

Je parlais des petits crimes de Roger; dans le nombre il s'en trouvait de grands. Séduire une jeune fille lui eût semblé une infamie; mais il ne pensait pas ainsi des veuves jeunes et belles; quant aux femmes mariées, il avait le malheur de leur plaire tout particulièrement; et sur ce sujet sa conscience était un véritable amoncellement de remords. Il ne les confiait à personne, excepté à Jacques, et encore se gardait-il de prononcer aucun nom. Jacques le grondait, s'indignait et surtout s'effrayait pour lui-même, au récit des tours diaboliques qu'une femme peut jouer à un mari trop confiant.

« Non, disait Jacques un matin, en fumant des cigarettes avec Roger, non, je ne me marierai jamais. Tes discrètes confidences, après la *Physiologie du Mariage*, m'ont trop bien renseigné. J'ai béni Balzac, et je te bénis. Le safran est la plus vilaine des couleurs.

— Il ne faut en croire ni Balzac ni moi, mon cher Jacques; le cruel romancier n'a peint que des exceptions, et ce sont des exceptions que j'ai rencontrées. Tu as promis à ton père et à ta mère de te marier, de perpétuer un nom qui fut toujours honorable et quelquefois illustre. Il faut dégager ta parole.

— Oui, mais j'ai bien le droit, et, pour mieux dire, le devoir de prendre mes précautions.

— Sans doute. Lesquelles?

— D'abord, je voudrais que la jeune fille à qui je donnerais mon nom fût pauvre.

— C'est facile. Et pourquoi ce dédain pour les millions?

— Parce que ma femme, tenant tout de moi, aura une raison de plus pour ne pas acheter, chez les bons marchands, quelques-uns de ces canifs dont tu m'as expliqué le fréquent emploi.

— C'est possible, jusqu'à un certain point, mon cher Jacques; et après?

— Je voudrais qu'elle fût de race noble.

— Accordé. Après?

— Je voudrais qu'elle fût pieuse.

— Accordé avec joie. Ensuite?

— Je voudrais qu'elle fût laide.

— Je devine ta pensée, mon excellent Jacques, mais je te trouve sévère pour toi-même.

— Oh! comprends-moi, j'entends une laideur agréable.

— On peut trouver. Donc, tu exiges quatre qualités de la future comtesse de Mantes; pauvreté, noblesse, piété, laideur attrayante. Je te trouverai tout cela réuni.

— Tu auras de la peine, mon cher Roger.

— Non. Je te rendrai service, et puis, en arrangeant ta vie, je

mettrai peut-être un peu d'ordre dans la mienne. Adieu, mon vaillant Jacques. J'ai une affaire que je ne peux pas remettre.

— Agréable, mon malheureux ami ?

— Très agréable, hélas ! Adieu ».

Le soir même, Jacques recevait le *petit bleu* que voici :

« Paris, le 20 avril 1887.

« Mon cher Jacques, je pars pour Venise, par le rapide, dans une heure. La cause ? Toi. Il m'est venu brusquement une admirable idée. Je t'écirai des environs du Lido.

« ROGER D'ANGARIS. »

Roger à Jacques

« Venise, 24 avril 1887.

« Te voilà marié, mon cher Jacques, ou à peu près. J'ai découvert l'ange de tes rêves : pauvreté, noblesse, piété, laideur supportable.

« Et d'abord, suppose que tu as lu les contes de Boccace. C'est une lecture peu édifiante, mais il en est de pires par le temps qui court ; parmi ces contes, j'en sais un qui n'effarouchera pas ta vertu ; je te le rappelle en quelques mots. Grisélidis, une simple villageoise, fut aimée d'un beau seigneur, Gautier de Saluces, qui l'épousa et la soumit aux plus rudes épreuves, pour être plus certain qu'elle possédait tous les mérites qui manquent à la plupart des femmes. Grisélidis triomphe de tous les pièges qu'on lui tend, si bien qu'elle a laissé le souvenir de la plus vertueuse des Italiennes. Maintenant, prête-moi une oreille attentive. La famille de Grisélidis n'est pas éteinte, et sa dernière descendante se nomme Guillemine de Villairchin, ma cousine, s'il te plaît ; le comte de Villairchin était assez proche parent de ma mère ; il habitait Venise, et je ne l'ai jamais connu ; il est mort ainsi que sa femme, Catarina Anzola, il y a quinze ans, laissant sa fille orpheline, car sa femme était morte peu de temps avant lui. Guillemine fut recueillie et tendrement élevée par une sœur de sa mère, la signora Luiza Anzola. La tante et la nièce vivent d'un très mince revenu, dans le palais Rezzonico, seul débris d'une assez grande fortune. J'avais entendu raconter leur histoire par ma mère, et, en me la rappelant, il m'est venu la suave idée dont je t'ai parlé à Paris. J'ai pris le train pour Venise. Fais comme moi. Guillemine est la femme qu'il te faut ; elle est même plus laide peut-être que tu ne le désires, mais tu y mettras de la bonne volonté. Prends le train.

« Je t'aime et je te marie.

« ROGER D'ANGARIS ».

Décidément il est fou ! pensa Jacques ; cependant il prit le train. Il arriva, le 28 avril, à la gare de Venise, où Roger l'attendait, et une gondole les conduisit en vingt minutes au palais Rezzonico, sur le grand canal. Madame Anzola et Guillemine reçurent les deux cousins dans une immense galerie soutenue par des colonnes de marbre et meublée très sommairement.

En apercevant Guillemine, Jacques dit tout bas à Roger :

« Ah ! traitre ! elle est admirablement belle.

— Mais non, regarde-la bien : elle est affreusement rousse ! »

L'accueil fait à Jacques fut simple et cordial ; madame Anzola retint les deux jeunes gens à dîner et Guillemine sortit un instant pour donner des ordres ; quand elle revint, tout était prêt et l'on passa dans la salle à manger, presque aussi vaste que la galerie.

Pendant le repas, Jacques ne se fit pas faute d'examiner Guillemine, à la dérobée, sans qu'elle pût s'en apercevoir, il le croyait du moins.

Elle était merveilleusement belle, en effet ; une forêt de cheveux blonds ardents sur un front pâle et poli comme l'ivoire, des yeux noirs presque toujours modestement baissés, une taille fine et souple, des mains patriciennes qui se levaient et s'abaissaient d'un geste calme et harmonieux, un sourire plein d'ineffable bonté ; dans l'ensemble, quelque chose de grave, de doux, de presque céleste. Un portrait de Jacopo Palma.

Elle parlait le français, comme sa tante, avec un léger accent italien, d'une voix cadencée, voltigeante, pour ainsi dire, et quelquefois profonde ; elle avait surtout dans la voix, comme sur le visage, une candeur adorable, innée, qui venait bien de l'âme, de l'esprit et du cœur. Jacques ne perdit rien de tout cela et il devint de plus en plus pensif.

Jacques et Roger se retirèrent de bonne heure, car madame Anzola s'aperçut de quelque fatigue sur le front du jeune voyageur et, d'un ton tout maternel, lui donna congé la première.

La gondole conduisit Jacques et Roger près de la Piazzetta, d'où ils devaient gagner l'hôtel Danieli. Roger s'arrêta un instant et, montrant à Jacques la colonne de marbre baignée des rayons de la lune : « Le lion de Saint-Marc, mon petit. Rien que cela.

— Eh bien, Roger, rappelle-toi la superbe phrase d'Angelo, tyran de Padoue : « Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne, la haine ouvrira ses ailes de bronze et s'envolera du cœur des Malipieri ! »

— Je connais la phrase, mais quel rapport avec la situation où nous sommes ?

— Le voici, mon cher diplomate Roger d'Angaris ; je propose cette variante : « Le jour où le lion de Saint-Marc s'envolera de sa colonne... Jacques de Mantes épousera Guillemine de Villairchin ».

Il paraît que le lion de Saint-Marc s'envola de sa colonne, puisque, un mois après, Jacques épousait Guillemine, à l'église de Saint-Marc précisément.

Les deux jeunes époux partirent seuls pour Paris, madame Anzola ne pouvant se décider à quitter Venise et Roger ayant eu l'envie de visiter la Sicile ; peut-être pensait-il qu'il fallait laisser Jacques et Guillemine à leur bonheur et que le meilleur ami, en cas pareil, est indiscret.

Quatre ans se sont passés. Jacques et Guillemine sont heureux de ce bonheur calme qui n'a pas d'histoire. Roger n'habite plus, comme autrefois, avec Jacques, le vieil hôtel de la rue Saint-Dominique, mais il rend presque tous les jours visite à son cousin et il passe de longues heures à lui raconter, à lui et à Guillemine, les mille événements de la vie parisienne, les petites chroniques et les médisances, car Guillemine et Jacques ne vont guère dans le monde. Cependant, Jacques a compris qu'une jeune femme n'est pas faite pour la vie claustrale, il a même remarqué que Guillemine, sans jamais se plaindre de rien et sans jamais rien demander, avait dans les yeux, de temps à autre, quelque chose de pensif et de presque mélancolique ; il la conduisit donc, pour la distraire, à quelques fêtes, aux bals, aux brillantes réceptions de l'aristocratie parisienne. Elle y fut très admirée dès les premiers jours, très appréciée, inattaquable et inattaquée, et la duchesse de Presles, dont l'opinion était un oracle, avait surnommé la comtesse de Mantes « la belle et vertueuse Grisélidis ».

Le 14 mai 1891, la duchesse de Presles donnait un bal dans son magnifique hôtel de la rue de Grenelle. Le comte et la comtesse de Mantes, le baron Roger d'Angaris étaient au nombre des invités. Un peu avant minuit, danseurs et danseuses se dispersèrent en groupes dans le jardin, un vrai parc, admirablement illuminé. Roger donnait le bras à Guillemine et tous deux s'arrêtèrent un instant dans un massif de hauts arbustes qui faisait une île d'ombre au milieu de toute cette lumière. Ils entendirent bientôt un bruit de pas, et puis des voix tout près d'eux. C'était la duchesse de Presles et sa vieille amie la marquise d'Anthol. Les deux promeneuses marchaient lentement, elles s'arrêtèrent même devant le massif où se

trouvaient Guillemine et Roger qui forcément entendirent : « Oui, ma vieille amie, disait la duchesse, je suis inquiète à propos de la belle et vertueuse Grisélidis.

— Et pourquoi donc ?



— Parce que je l'aime et l'estime beaucoup.
 — Moi aussi, ma chère, et je répète : pourquoi ?
 — Je suis inquiète pour Guillemine à cause de Roger d'Angaris.
 — Ah ! oui, Roger ! le vainqueur universel !
 — Précisément, il n'est pas question de vainqueur ici ; je lui fais l'honneur de penser qu'une telle victoire lui serait odieuse. Mais le danger n'en est que plus grand encore. Ni lui ni elle ne s'en doutent. Je les ai observés et je m'y connais ; il est des regards

qui ne me trompent pas. Or, j'ai surpris entre Guillemine et Roger quelques-uns de ces regards. On aime avant de savoir que l'on aime. Et puis, tout à coup, un beau jour, non... un vilain jour, tout est perdu.

— Vous m'effrayez réellement, ma chère duchesse.

— Oh ! je ne désespère pas encore, pas du tout ; j'ai même un plan, un tout petit plan... »

La duchesse et la marquise reprirent leur promenade ; Roger et Guillemine n'en entendirent pas davantage, et tous les deux ren-



trèrent dans les salons sans se dire un mot ; seulement, ils étaient pâles et la main de Guillemine tremblait un peu sous le bras de Roger.

A la fin du bal, la duchesse de Presles s'approcha d'eux et de Jacques, qui les avait rejoints.

« Ma belle Guillemine, dit la duchesse, rendez-moi un service : c'est d'accepter, ainsi que Jacques et Roger, une place dans ma loge, demain, au Théâtre-Français ; on joue une pièce nouvelle, dont j'ai vu la répétition générale. C'est noble et charmant.

— Le nom de l'auteur ?

— Ils sont deux : Armand Silvestre et Eugène Morand.

— Et le titre, madame la duchesse ?

— *Griselidis*. Et je me fais un plaisir rare d'entendre raconter l'histoire de la vertueuse aïeule devant la vertueuse petite-fille. A demain, n'est-ce pas ?

— A demain, madame la duchesse ».

* *

La salle était comble et la toile se leva devant un public dont la sympathie était acquise d'avance aux deux poètes, sympathie qui se changea vite en une bruyante et légitime approbation.

Dans une avant-scène, la duchesse de Presles, la comtesse de Mantes, Jacques de Mantes et Roger d'Angaris. Dès le lever du rideau, Guillemine, déjà émue et pâle, pâlit encore et elle tressaillit au premier vers de l'héroïne, la douce et austère Griselidis :

« Ne tardez pas. J'ai peur. Un pressentiment sombre

« Me fait craindre un désastre où notre amour ne sombre. »

Elle avait tressailli déjà en écoutant les strophes du marquis de Saluce, si bien dites par M. Silvain :

« Oiseau qui pars à tire d'aile,
 « Qui là-bas te parlera d'elle ?
 « Te retrouverai-je fidèle,
 « Griselidis ! Griselidis ! »

Au second acte, pendant la belle scène où Griselidis lutte contre l'amour coupable qui vient la tenter, Guillemine ne put retenir ses larmes à ce vers plusieurs fois répété par la noble et suave artiste, Mademoiselle Bartet :

« Si c'est l'amour, Seigneur, ayez pitié de moi !

« L'amour ! l'amour ! Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Mais la vertu de l'héroïsme triomphe de tous les pièges du diable et la pièce s'achève au milieu de longs applaudissements.

En sortant du théâtre, Jacques donnait le bras à la duchesse et Roger à Guillemine ; sur la marche du grand escalier, Guillemine s'arrêta un instant et dit à Roger :

« Mon cousin, j'ai retenu de cette belle œuvre une ravissante strophe :

« Près de toi, c'était le bonheur ;

« Là-bas, c'est la souffrance amère.

« Cependant je quitte ta mère ;

« Avant la vie, apprendis l'honneur ».

— Oui, c'est très beau et très juste, » répondit Roger.

Guillemine le regarda lentement, gravement, et il y avait dans ce regard quelque chose de presque religieux.

Le lendemain, après l'heure du déjeuner, Jacques et Guillemine virent entrer Roger d'Angaris. Il semblait tout joyeux.

« Je vous apporte une bonne nouvelle. J'ai parié, au cercle, avec Louis de Clermont, qui est si fier de son ruban rouge, que je serais décoré avant un an.

— Décoré... comment cela ? dit Jacques.

— C'est fort simple. Je reprends du service.

— Mais ce n'est pas une raison pour gagner la croix si vite.

— Oh ! que si, mon cher Jacques ! Quand on va au Tonkin....

— Mais... mais... le Tonkin, on n'en revient pas toujours, mon brave Roger.

— Bah ! on a fait son devoir.

— Guillemine, ne trouvez-vous pas que c'est là une résolution

bien prompt? dit Jacques en regardant sa femme; ne trouvez-vous rien pour le retenir?»

Guillemine, montrant du doigt le ciel et regardant Roger, répondit lentement :

« Avant la vie, apprend l'honneur ! »

Roger à Jacques

« Alger, le 25 mai 1892.

« Mes trois dernières lettres, mon cher Jacques, t'ont mis au courant de ma situation; tu sais déjà que je me suis assez bien battu au Tonkin, que j'ai reçu deux balles de la main d'un brave pirate, à qui j'ai rendu la pareille sans le moindre remords, que je suis resté deux mois, si tu me passes cette métaphore banale, au bord de la tombe, mais la force de ma constitution m'a sauvé. Un beau jour, le médecin-major m'a donné mon exeat, et le général m'apportait ce ruban rouge, à la conquête duquel j'étais parti. A ce propos, je te charge de dire à Louis de Clermont qu'il devra remettre les dix mille francs de notre pari aux pauvres de son arrondissement.

« Et maint nant, voici ce que tu ne savais pas. J'ai demandé, j'ai obtenu la permission de quitter le service et je suis parti sur le paquebot *le Magenta*, qui rentre en France, mais je me suis arrêté en Algérie et je te demande de lire avec la plus grande attention ce qui me reste à t'apprendre.

« Passer deux mois dans un lit d'hôpital, avec la fièvre et le délire et de perpétuelles insomnies, c'est chose absolument désagréable pour le corps, mais c'est très sain pour l'âme et pour l'esprit. Je défie le libre-penseur le plus obstiné de ne pas faire, en pareil cas, son examen de conscience. J'ai donc fait le mien, moi qui ai toujours été bon chrétien *ex toto corde*, et je t'assure que mes soixante jours d'hôpital y ont suffi à peine.

« Décidément, mon pauvre Jacques, j'ai très mal vécu; j'ai été, pour ne pas ennoblir les choses, un animal nuisible et malfaisant et si quelque mari bon chasseur m'avait envoyé une balle dans la tête plus adroitement que le pirate du Tonkin, j'aurais été moins à plaindre que les loups, les renards et les sangliers de tes forêts bretonnes. J'ai donc réfléchi à cela, surtout aux heures où les sœurs infirmières passaient devant le lit du blessé qui souffrait moins de sa blessure que de ses souvenirs. Une de ces saintes femmes, jeune encore, souriante et grave sous cette cornette blanche où il n'y a de place que pour la tête d'un enfant, ressemblait à madame de X..., un de mes plus vifs remords. Je me disais : si cette fille de charité, qui expose là sa vie pour la mienne, avait vécu dans le monde à Paris et si je l'y avais rencontrée... qui sait? Et alors je me rappelais avec un vrai désespoir, avec autant de honte que de douleur, toutes mes fautes, toutes mes faiblesses, toutes mes lâchetés! Ce qui m'irritait le plus contre moi-même, dans ce retour sur les choses passées, c'est la certitude où je suis de servir d'instrument à une force malfaisante dont je suis le complice sans doute, mais surtout le jouet. Madame de X..., qui avait de grandes hardiesses de langage, me disait un jour : Vous avez au corps tous les diables troublants! Cela me flattait, j'aurais dû en rougir. J'en rougis maintenant. Oui, j'ai honte de songer que, même sans le vouloir, j'ai pu porter le trouble dans des cœurs simples et droits; comment cela se fait-il? Je n'en sais vraiment rien; j'étais né pour cela, paraît-il; je n'ai même pas le triste mérite d'un effort et d'un désir; le diable a toute la peine. Je trouve cela honteux, je te le répète; à ces vils triomphes, j'ai perdu l'estime de moi-même et l'estime des honnêtes gens, la tienne peut-être au fond et celle de ta femme. Oui, souviens-toi donc!

« Le jour où je vins vous annoncer mon départ, comme tu cherchais à me retenir, Guillemine répondit par ce vers du drame que nous avions entendu la veille :

« Avant la vie, apprend l'honneur ! »

« C'était une leçon qu'elle me donnait, sois-en sûr, mon ami; elle avait entendu parler, sans aucun doute, des victoires déplora-

bles dont le monde me fait honneur, de l'influence fatale que j'exerce malgré moi, au mépris de mon honneur et de l'honneur des autres, et elle ne m'estimait pas. Elle avait raison. Mais je veux reconquérir son estime et la tienne, en rendant à Dieu ce qui était au diable.

« J'ai résolu, d'une volonté inébranlable, de fuir à jamais le monde, d'entrer dans les ordres et, après, dans l'association des Pères Blancs du cardinal Lavigerie. J'ai été l'esclave du diable, je délivrerai les esclaves du Soudan. Et puis, cela me plaît d'être à la fois prêtre et soldat, quelque chose de plus qu'un chevalier de Malte autrefois.

« Je n'avais jamais chanté la *Marseillaise*! Ce sera une occasion. Permetts-moi ce dernier sourire et cette plaisanterie mondaine, et parlez de moi quelquefois avec ta digne et noble femme.

« ROGER D'ANGARIS. »

Jacques lut cette lettre à Guillemine.

« Mon ami, lui dit-elle, confiez-la moi.

— Pourquoi, ma chère Guillemine?

— Oh! tout simplement pour aller la lire à la duchesse de Presles. »

Guillemine prit la lettre et sortit de son pas lent et grave.

« Madame la duchesse, j'ai une faveur à vous demander.

— La faveur est pour moi, ma chère belle.

— D'abord, c'est de vouloir bien quitter un instant votre salon où nous sommes seules, pour m'accompagner dans votre parc parisien.

— Allons, mon enfant, allons.

Et la duchessa se leva en montrant le chemin à Guillemine. Vers le milieu du parc, Guillemine s'arrêta.

— Madame la duchesse, asseyez-vous un peu sur ce banc, dans ce massif, voulez-vous?

— J'obéis toujours à la jeunesse.

— Et maintenant, soyez assez bonne pour lire cette lettre. »

La duchesse lut avec une attention profonde. Quand elle eut terminé, elle leva sur Guillemine ses grands yeux intelligents et fins, où brillait doucement une larme.

« Mais c'est très bien, très bien! Voilà un homme de cœur.

— Vous êtes donc contente de Roger?

— Oui, certes. Vous savez que je vais beaucoup au théâtre. J'ai vu hier, au Vaudeville, une pièce où notre monde n'est pas précisément flatté, le *Prince d'Aurec*; mais il y a un mot qui m'a fait plaisir, au dénouement; c'est cet affreux prince qui annonce qu'il ira se faire tuer à la prochaine guerre — comme tout le monde, lui dit-on — oui, mais il y a une manière! réplique-t-il. Eh bien, Roger d'Angaris a trouvé la manière.

— A présent, madame la duchesse, j'ai un aveu à vous faire et un pardon à obtenir de vous.

— Un mystère! cela rentre dans ma passion pour le théâtre. Allez!

— Il y a un peu plus d'un an, madame, pendant cette fête de nuit donnée par vous, ici même, vous vous êtes promenée seule avec madame d'Athol, et vous avez fait une petite station en causant là, dans cette allée.

— Je me souviens, ah oui, parfaitement.

— Eh bien, moi j'étais là, sur ce banc où nous sommes, avec Roger d'Angaris, et nous avons entendu votre conversation, malgré nous et c'est peut-être cela qui est cause... »

Guillemine rougit légèrement; la duchesse s'en aperçut et, lui prenant les deux mains, la regardant d'un regard presque maternel, elle lui dit en souriant :

« A mon tour, ma toute belle, j'ai un aveu à vous faire. Vous étiez là, Roger et vous... Je le savais!

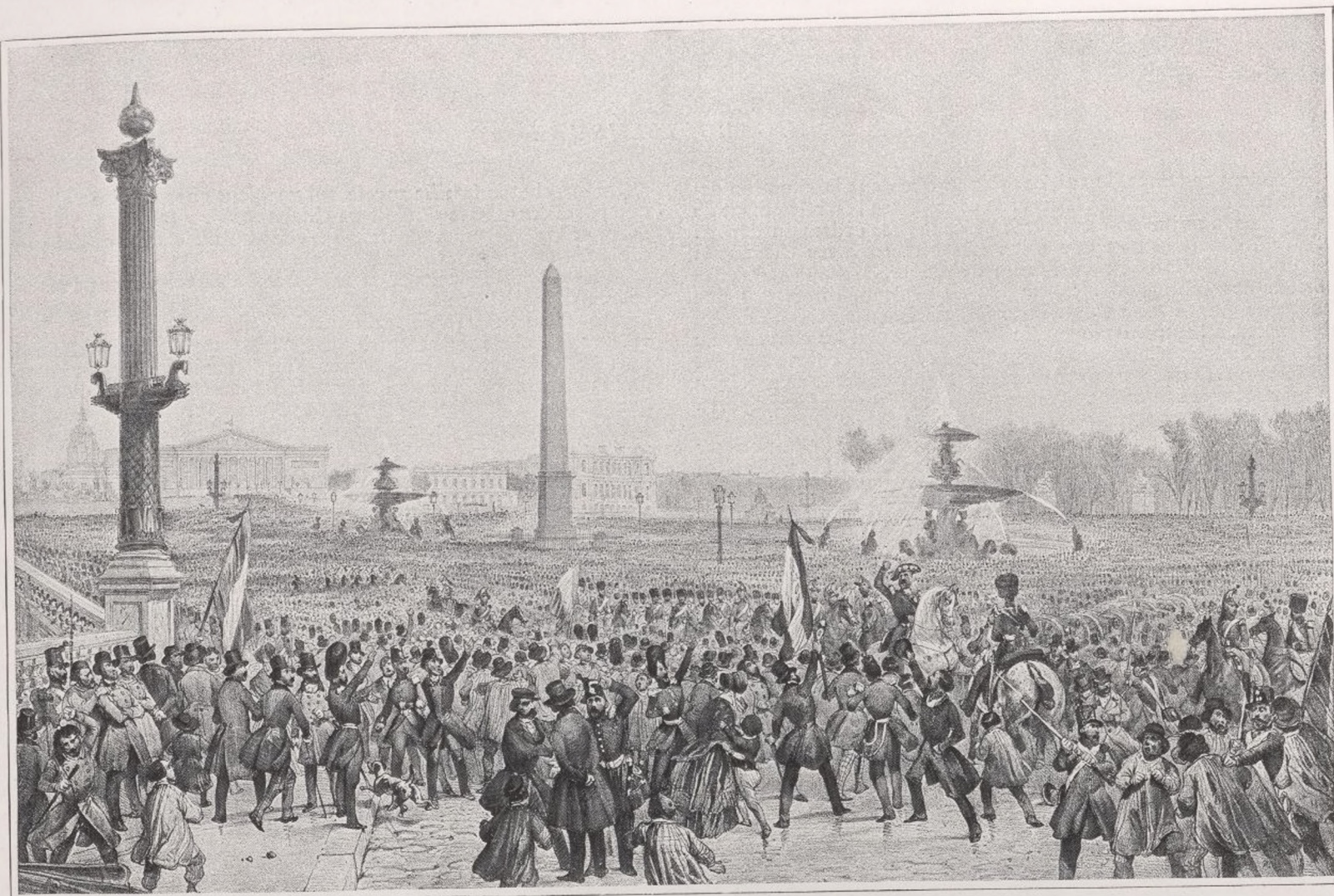
— Oh! madame la duchesse, Griselidis vous remercie. »

HENRI DE BORNIER.

(Illustrations de Toffani).



Ayuntamiento de Madrid



La Journée du 24 Février 1848

PAR LE MARQUIS DE FLERS

LORSQUE dans la journée du 23 février le roi Louis-Philippe se décida à changer le ministère, ce fut une première faute, car cela montrait à l'émeute qu'elle pouvait tout obtenir....

A deux heures du matin, le maréchal Bugeaud nommé commandant en chef de la garde nationale et de l'armée, prenait toutes ses mesures pour écraser rapidement l'insurrection dès l'aube, quand le nouveau ministère Thiers-Odilon Barrot lui prescrivit de « n'engager l'action à quelque prix que ce fût » (le fait est attesté dans une lettre de M. le comte de Laubespin, témoin oculaire et aujourd'hui sénateur de la Nièvre). Pendant ce temps, le général Bedeau circonvenu par la foule avait été peu à peu débordé, et il avait laissé le peuple fraterniser avec ses troupes!

L'insurrection faisait des progrès rapides grâce à l'abstention et aux ordres incompréhensibles et plusieurs fois renouvelés du nouveau ministère. Après la revue passée le matin par le roi, place du Carrousel, pendant laquelle ce prince avait été froidement accueilli par un bataillon de la garde nationale, Louis-Philippe était rentré au palais très découragé. Le nouveau président du Conseil, M. Odilon Barrot, n'était même pas aux Tuileries. Les avis sont donnés de tous côtés; il n'y a plus d'étiquette, entre qui veut au palais.

Tout à coup, le roi se lève, ouvre la porte du salon où est la reine et, prenant brusquement son parti, dit d'une voix haute : « J'abdique ! » La reine, très émue : « Non, non, ne fais pas cela. Plutôt mourir ici; monte à cheval, l'armée te suivra. » Puis se tournant vers les assistants : « Je ne comprends pas qu'on abandonne le roi dans un pareil moment! vous vous en repentirez! Vous ne méritez pas un si bon roi!... » La duchesse d'Orléans unit ses instances à celles de la reine Marie-Amélie : « Sire! Sire! n'abdiquez pas! Et Joinville! Et Aumale qui ne sont pas là! » s'écrie-t-elle. M. Piscatory, auquel s'est joint le comte de Montalivet, déclarent qu'ils viennent de parcourir Paris et qu'avec un peu d'énergie tout peut être encore sauvé. A ce moment le bruit de la fusillade redouble. « Il n'y a pas une minute à perdre, dit le duc de Montpensier; les balles sifflent dans la cour.... »

— Est-il vrai, dit le roi anxieux, que toute défense est impossible. — Impossible, impossible! » répondent quelques voix. Le maréchal Soult est silencieux; M. Thiers a l'air atterré, et ne dit rien non plus, M. Piscatory veut tenter un dernier effort. La reine s'approche de lui et lui dit tout bas : « merci, c'est assez, ne dites pas un mot de plus, il y a des traitres ici.... » Madame la duchesse d'Orléans supplie une dernière fois le roi de ne pas charger son fils d'un fardeau que lui-même ne peut pas porter...

Le roi, alors, au milieu d'un grand silence : « Je suis un roi pacifique, puisque toute défense est impossible, je ne veux pas faire verser inutilement le sang français, j'abdique!... » Le maréchal Gérard entre à ce moment, on le prie d'aller annoncer à la foule l'abdication. Sans lui laisser le temps de revêtir un uni-

forme, on le hisse sur un cheval, dans la cour des Tuileries et il se dirige, un rameau vert à la main, vers la place du Palais-Royal. Au moment de franchir la grille on lui fait remarquer qu'il n'a aucun papier constatant l'abdication. On rentre le chercher pour le donner au maréchal Gérard.

Le roi, avec beaucoup de calme et de dignité, s'est approché de son bureau et d'un regard sévère impose silence à ceux qui osent lui reprocher sa lenteur. Puis il lit à haute voix : « J'abdique cette couronne que la volonté nationale m'avait appelé à porter, en faveur de mon petit-fils, le comte de Paris. Puisse-t-il réussir dans la grande tâche qui lui échoit aujourd'hui! »

— Puisse-t-il ressembler à son grand-père! » s'écrie la reine. Puis levant les bras au ciel : « Vous l'avez cette abdication, vous vous en repentirez. Oh! oui, ils le regretteront. » La façon dont sont prononcés ces mots et le regard qui les accompagne, sont bien d'une petite-fille de Marie-Thérèse. Mais M. Crémieux, M. Emile de Girardin se plaignent que le roi n'ait pas déclaré la duchesse d'Orléans régente? Le roi leur répond : « Vous me demandez une illégalité; il y a une loi de régence qui défère le pouvoir au duc de Nemours. Ce qui vous convenait jadis ne vous convient plus, et sans vous inquiéter de la loi, vous voulez que je la change d'un trait de plume. Cela jamais, d'autres le feront s'ils le croient nécessaire, mais moi, je m'y refuse. C'est contraire à la loi, et comme, grâce à Dieu! je n'en ai encore violé aucune, je ne commencerai pas aujourd'hui. J'aime la duchesse d'Orléans, je connais, mieux que personne, les éminentes qualités dont elle est douée, mais pour l'élever à la régence, je vous le répète, il faudrait déchirer une loi, je ne ferai pas cela! »

La famille royale se sépara pour aviser avec les plus intimes serviteurs, aux mesures suprêmes à prendre.

Tous les assistants se sont dispersés; un moment on remarque un aparté entre la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha, fille du roi, et M. Thiers. La princesse semblait adresser de vifs reproches à M. Thiers qui balbutiait : « Mais, madame, je ne puis rien, vous voyez que je ne puis rien! »

Aussitôt l'acte d'abdication signé, un jeune homme l'a pris pour le porter au maréchal Gérard qui a complètement échoué dans sa mission de conciliation. La nouvelle, loin de désarmer l'émeute, l'a enhardie. L'acte d'abdication, passant de mains en mains, finit par tomber dans celles des insurgés (1). Sur la place du Palais-Royal l'attaque continue contre les troupes qui se défendent plus que mollement. Le mot d'ordre, absolument inexplicable, est toujours de ne pas combattre. Ceux qui ripostent sont hors de la consigne! Le général de Lamoricière se jette bravement et inutilement au milieu du feu. Il est blessé, son cheval est tué et lui-même est fait prisonnier par les insurgés. Le moindre mouvement offensif des troupes massées sur la place du Carrousel suffirait pour dégager le Palais et écraser l'audace des insurgés.

(1) Le pasteur Martin Paschoud, qui devint possesseur de l'acte d'abdication du roi Louis-Philippe que lui avait donné l'insurgé Lagrange, l'a déposé (en septembre 1872) au palais des Archives nationales où il se trouve actuellement.

Cet article, écrit spécialement par l'auteur pour le *Figaro illustré*, paraîtra prochainement beaucoup plus développé dans un livre intitulé *Pages d'histoire et Curiosités historiques*, par le marquis de Flers; Dentu, éditeur. (N. d. l. R.)

Pendant ce temps, le roi, convaincu que dans la situation actuelle son départ calmera les esprits et facilitera l'établissement de la régence, a quitté son uniforme et donné les ordres du départ. C'est un départ et non une fuite. Les berlines à six chevaux et en grande livrée ont reçu l'ordre d'avancer. Mais dès qu'elles sortent des écuries royales, un feu de peloton, dirigé par une bande de vingt-cinq à trente insurgés, embusqués derrière l'hôtel de Nantes, à l'entrée de la rue de Rohan, abattent les chevaux. Le piqueur Hiron n'a pas été atteint. Il se dégage et court vers l'arc du Carrousel pour y trouver un refuge. Un misérable se précipite et lui décharge son fusil en pleine poitrine : il tombe foudroyé (1). Bientôt les voitures, remplies de paille, sont brûlées.

Lorsque M^{me} la duchesse d'Orléans vit que le roi allait quitter les Tuileries : « Quoi ! s'écria-t-elle en pleurant, Sire, vous allez me laisser seule ici, sans amis, sans conseils ! que vais-je devenir ? » La reine alors lui dit avec force et tendresse : « Ma chère Hélène, c'est pour conserver la couronne à votre fils qu'il est nécessaire que vous restiez à Paris : vous lui devez ce sacrifice. » Cependant on s'étonne de ne pas voir avancer les voitures du roi, quand on apprend l'assassinat du piqueur et la prise des voitures par les insurgés. M. Crémieux reparait très agité en disant : « Sire, il faut partir de suite. Le peuple vient, il sera ici dans quelques minutes. » On ne songe plus qu'à s'en aller, sans même terminer les préparatifs du départ.

Le roi et la reine, s'arrachant, non sans peine, des bras de la duchesse d'Orléans, se disposent à quitter le Palais.

M. Thureau-Dangin, dont les renseignements sont absolument conformes aux nôtres, raconte ainsi le départ du roi :

« Il est environ midi. Le duc de Nemours a eu la présence d'esprit, au moment où il a vu les insurgés s'emparer des grandes berlines, de faire filer par le quai des voitures qui se trouvaient prêtes, d'après les ordres du général de Chabannes qui heureusement avait suivi le conseil de M. de Laubespin. C'étaient deux coupés et un cabriolet de la maison du roi, en petite livrée, de ceux qui servaient aux aides de camp. Il s'agissait pour la famille royale de rejoindre ces voitures à la grille du pont tournant.

« On sort par le grand vestibule en prenant l'avenue centrale du jardin jusqu'à la place de la Concorde...

« Le duc de Montpensier n'a pas hésité à laisser sa jeune femme (enceinte de la princesse, qui devait être la comtesse de Paris), pour protéger le départ du roi. Il la confie à un ami, par les soins duquel elle peut gagner Eu. Le général Thiery et M. Estancelin, s'occupèrent de lui faire atteindre Abbeville et Boulogne. Grâce au précieux concours et à l'intelligent dévouement de ces deux amis du prince, la princesse parvint, après mille dangers, à gagner Boulogne, et elle arriva le 28 février en Angleterre.

« Devant la façade du château des Tuileries qui donne sur le jardin, se trouvait un fort détachement de la garde nationale à cheval, que le général Dumas avait prudemment placé là, pour protéger le départ de la famille royale. A la vue du roi, de la reine et des princesses, ces braves gens poussent un cri très prononcé de : Vive le roi ! Arrivés à la grille, les fugitifs ont un moment d'angoisse ; les voitures ne sont pas encore sur la place...

« Le duc de Nemours est resté au palais, et dans ce moment suprême a spontanément pris le commandement des troupes, à qui le nouveau ministère avait interdit l'usage de ses armes. Enfin les deux coupés et le cabriolet à deux roues, grâce à la prévoyante sollicitude du duc de Nemours, arrivent sur la place de la Concorde. Quinze membres de la famille royale que pouvaient contenir les voitures s'y entassèrent, ayant pour escorte le 2^e régiment de cuirassiers, du colonel Reibell et un détachement de la garde nationale à cheval, commandé par M. de Montalivet. »

Cette question des voitures est encore plus clairement expliquée par le comte de Laubespin : (2) « Pendant que je me consultais sur ce que j'avais à faire, je vis s'ouvrir la grille du jardin et appa-

(1) L'assassin du piqueur Hiron ne laissa que sa chemise au cadavre, et après la Révolution se présenta à Ledru-Rollin, apportant le chapeau galonné de sa victime comme un certificat de civisme. Il demanda et obtint de Ledru-Rollin une place de gardien du Musée du Louvre. (*La République dans les carrosses du roi*, par M. Louis Tirel, contrôleur des équipages de S. M., page 63.)

(2) Nous reproduisons ci-contre une gravure de l'époque où l'on remarquera la couronne royale placée sur les lanternes de la voiture du Roi.

raitre le roi et la famille royale qui venaient chercher les voitures que j'avais engagé le général de Chabannes à y faire venir. Je vis le roi et les siens monter dans un coupé à un cheval et dans un cabriolet appartenant à la maison du roi.

« Le général Regnault, de Saint-Jean-d'Angely, ayant sous ses ordres la brigade de cavalerie concentrée sur la place, prend le commandement de l'escorte du roi. Celui-ci avait aux portières de sa voiture ses aides de camp, le général Dumas, le comte Friant, puis MM. Perrot de Chazelles et de Pauligne, ses officiers d'ordonnance, ainsi que le chef d'escadron Fiereck, officier d'ordonnance du duc de Montpensier. Les voitures furent complètement enveloppées par les cuirassiers et la garde nationale à cheval. »

L'escorte royale n'alla pas plus loin que Saint-Cloud. Lorsque le roi, avant de quitter le palais de Saint-Cloud pour se rendre

à Dreux où il coucha le soir même, prit congé des soldats, dans la cour du château, ceux-ci témoignèrent au souverain (qui, hélas ! ne se doutait point encore que c'était là sa première étape pour l'exil), un enthousiasme et une fidélité dont fut vivement touché le roi Louis-Philippe.

Croyant la régence établie, le roi comptait se rendre et se fixer au château d'Eu ; aussi, en arrivant à Dreux, le 24 février, le roi écrivit-il le soir même au comte de Montalivet à Paris pour lui donner ses instructions et lui demander d'envoyer à Eu du linge et des vêtements.

Le 25 au matin, le roi apprenait la

proclamation de la République. Après de nombreuses péripéties, dont on trouvera ailleurs tous les détails (1), le roi et la reine s'embarquèrent au Havre le 2 mars et débarquèrent le 3 en Angleterre.

Tel fut le départ du roi, départ travesti en fuite en fiacre par l'imagination non de sérieux historiens, mais de véritables romanciers.

Après le départ du roi des Tuileries, on se demande où est le Gouvernement. Le maréchal Bugeaud a accueilli la nouvelle de l'abdication par un juron, les ministres ont disparu, le général de Lamoricière est blessé et prisonnier. M. Thureau-Dangin dans son histoire de la *Monarchie de Juillet*, nous dépeint ainsi la situation :

« Dans cet abandon général, un homme du moins ne s'abandonne pas ! C'est le duc de Nemours. Il ne se demande pas s'il est ou non le régent, il se souvient seulement qu'il est fils de France, et que ce titre lui crée un devoir. Il monte à cheval, et prend en main le commandement que personne n'exerçait plus. Il ne peut songer sans doute à engager une lutte offensive ; mais il veut, tout en préparant l'évacuation du palais, tenir l'émeute en respect, pendant le temps nécessaire pour assurer la retraite du roi. Les minutes sont précieuses. Calme et maître de soi, au milieu de l'effolement général et des balles qui commencent à siffler, il fait passer les cuirassiers dans le jardin, à travers le vestibule du pavillon de l'Horloge, déploie deux bataillons de ligne dans la cour des Tuileries, en fait monter deux autres au premier étage du château, et les poste aux fenêtres, pour avoir au besoin une seconde ligne de feux, et met enfin l'artillerie en position. »

Toutes ces mesures sont rapidement exécutées, déjà le prince calculait le moment où, le roi étant hors d'atteinte, il pourrait commencer le mouvement de retraite, quand on vint lui annoncer que la duchesse d'Orléans est encore dans le palais, il la croyait avec la famille royale. A la pensée qu'il aurait pu l'abandonner sans le savoir, son émotion est extrême. Il envoie officier sur officier à la princesse, pour lui dire de partir au plus vite, et de se rendre, par le jardin, à la grille du pont tournant où il la rejoindra.

Le roi parti et la cour des Tuileries évacuée par les troupes, la duchesse d'Orléans s'était retirée dans ses appartements du pavillon Marsan. « C'est là qu'il faut mourir, dit-elle à ses officiers en entrant dans le salon où elle avait fait placer le portrait de M. le duc d'Orléans par M. Ingres. Elle s'assit sous cette noble image, avec ses deux enfants, le comte de Paris et le duc de Chartres. Puis elle fit ouvrir tous les appartements d'honneur comme pour une réception. Les balles seules entraient.

Sur l'insistance de M. le duc de Nemours, la princesse se décide à quitter le château où deux députés, MM. Dupin et de Grammont viennent la chercher.

(1) *Le Roi Louis-Philippe. Vie anecdotique, 1773-1850*, par le marquis de Flers. Pages 156 et suivantes.

Le duc de Nemours était resté dans la cour des Tuileries, quelque temps après avoir vu la duchesse d'Orléans en sortir à pied par le jardin. Quand il jugea qu'elle pouvait s'en être suffisamment éloignée, il ordonna la retraite, et partit au galop pour la rejoindre. Il la trouva encore dans le jardin, entre le bassin octogone et la rampe qui monte sur la terrasse de droite (côté de la rue Saint-Florentin), par conséquent, avant d'avoir atteint la grille, dite du Pont-Tournant; s'adressant à elle, il lui dit l'intention où il était de la conduire, avec ses fils, au Mont-Valérien, sous l'escorte des troupes assez nombreuses qui se trouvaient encore là. Il lui indiqua même une demi-batterie d'artillerie placée à la grille du Pont-Tournant, sur la place de la Concorde, batterie qui, à défaut d'autre moyen, pourrait la transporter, elle et ses enfants, et quelques autres personnes. Il la pria d'attendre là quelques instants, pendant qu'il allait organiser la colonne de troupes nécessaire à l'accomplissement de ce plan.

La duchesse d'Orléans n'ayant fait aucune objection à cette proposition, le duc de Nemours fut persuadé que ce plan lui agréait. Il se rendit donc aussitôt sur la place de la Concorde, pour prendre les mesures d'exécution. Il avait déjà réparti les principaux commandements, lorsqu'on vint lui dire que la duchesse, au lieu d'attendre, ainsi qu'il y avait compté, avait cédé aux conseils de M. Dupin, et s'était dirigée, avec ses enfants, vers la Chambre des Députés.

Persuadé que cette démarche les exposait aux plus grands dangers, que de plus, cela faisait perdre la dernière chance de salut, il dit à son aide de camp, le colonel Borel de Bretizel : « Mon devoir est de ne pas laisser Madame la duchesse d'Orléans et ses enfants à la Chambre des députés. Je cours les y chercher. Prévenez le général le plus ancien et le plus élevé en grade, le général Rulhières, qu'il a le commandement des troupes, et qu'il garde la Chambre. » Pour être plus certain que l'ordre serait exécuté, le prince le fait renouveler à plusieurs reprises au général Rulhières qui, sur la rive

gauche, commandait les troupes placées le plus près de la Chambre. Cela fait, le duc de Nemours part à cheval au plus vite, mais en arrivant à la grille du Palais-Bourbon qui est vis-à-vis du Pont de la Concorde, il apprend que la princesse est déjà entrée à la Chambre. Immédiatement il met pied à terre, et avec l'aide des officiers qui l'accompagnaient, il parvient, non sans peine, à se faire jour à travers la foule, et à rejoindre la duchesse d'Orléans et ses fils dans la salle des séances. Il ne réussit malheureusement pas à les en faire sortir à temps.

Quand M^{me} la duchesse d'Orléans entra à la Chambre, il était une heure environ, le désordre y était extrême, et une foule étrangère encombrait déjà les couloirs. Chaque minute abattait davantage le courage des députés. L'abdication et le départ du roi, consternaient les députés de la majorité. Puis, cela est triste à avouer, une assemblée ne peut agir que si elle est conduite, or, aucun des députés influents n'était là. M. Thiers apparaît un moment. On se précipite au-devant de lui. On le presse de monter à la tribune. Mais le visage altéré, en proie à une excessive émotion, M. Thiers se contente de répéter cette phrase qui revient sans cesse sur ses lèvres depuis le matin : « Le flot monte ! Le flot monte, monte !... » Vainement insiste-t-on pour qu'il parle en faveur de cette régence dont tôt ou tard il serait le premier ministre, M. Thiers a perdu la tête, il n'a qu'une idée, s'en aller ! Et il regagne son hôtel de la rue Saint-Georges par des rues détournées. Il reconnut plus tard l'énorme faute qu'il avait faite, et avoua qu'il croyait la duchesse d'Orléans partie avec le roi.

Le président de la Chambre, M. Sauzet, ouvre la séance. On annonce la duchesse d'Orléans qui, avec ses deux enfants, prend place d'abord auprès de la tribune. Bientôt M. le duc de Nemours vient se placer à ses côtés et la presse vainement de se retirer. On crie à M. Dupin de monter à la tribune. Il s'y rend et annonce que M. Odilon Barrot va apporter à la Chambre l'abdication du roi Louis-Philippe : il insiste pour que les acclamations de la Chambre qui saluent M^{me} la duchesse d'Orléans et le nouveau roi soient consignées au procès-verbal. Mais de minute en minute entrent des personnes étrangères à la Chambre. Si on veut faire voter la régence, il faut aller très vite, profiter de l'émotion causée par la vue de la princesse et du jeune comte de Paris, enlever le vote qui aura lieu, malgré la gauche, à une très forte majorité, et lever la séance. Rien de tout cela n'est fait, et on laisse aux

envahisseurs le temps de recevoir des renforts du dehors.

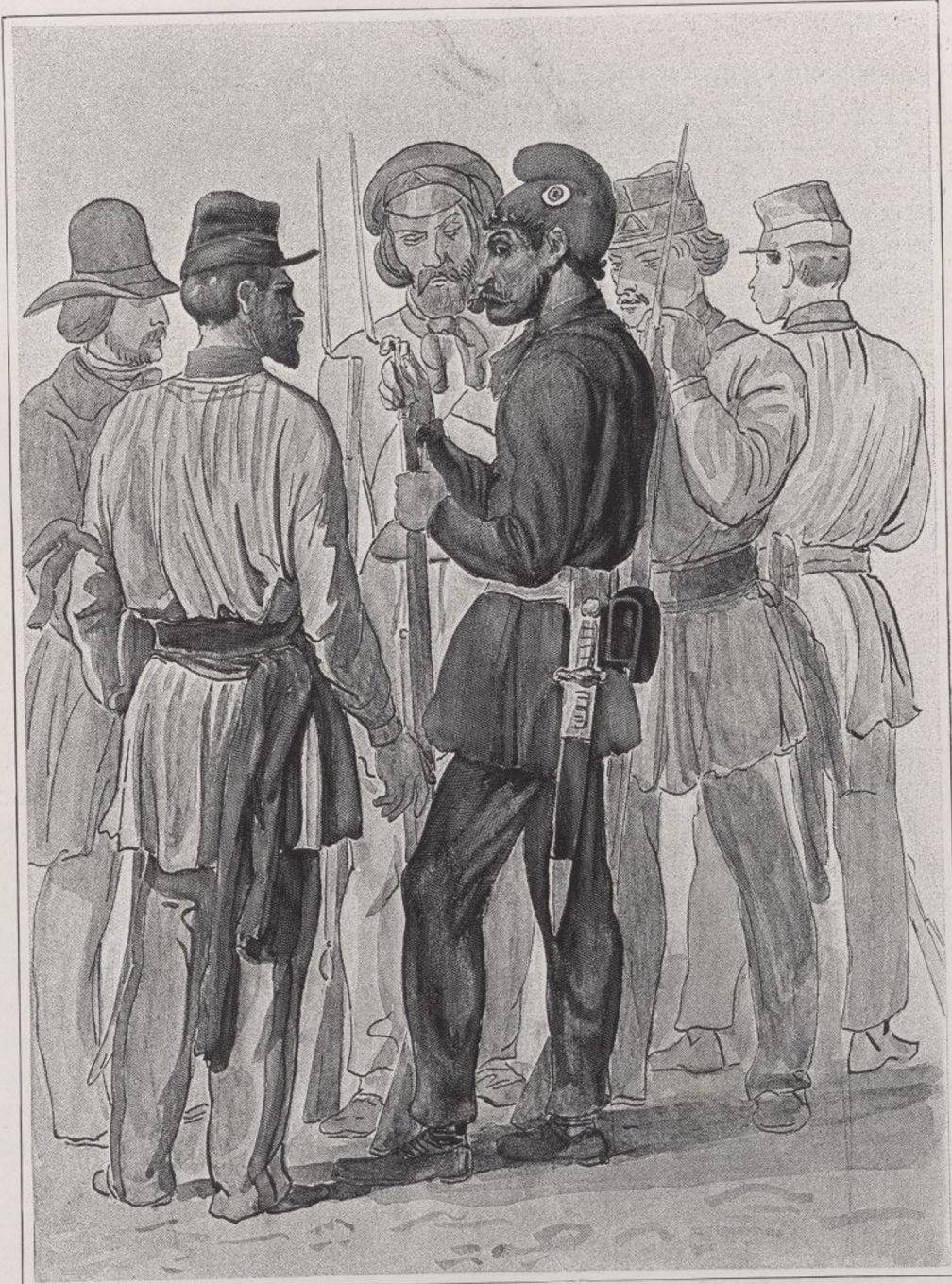
M. Sauzet, qui s'imagina que M. de Lamartine est bien disposé pour la régence, donne dans le panneau que celui-ci lui tend, en proposant de suspendre la séance jusqu'à ce que Madame la duchesse d'Orléans et le nouveau roi soient partis; M. Sauzet, s'adressant à la princesse, la prie de se retirer, par respect pour le règlement ! On croit rêver, quand on lit de pareilles niaiseries, et une aussi prodigieuse incapacité dans un moment pareil !

La princesse se refuse à sortir : « Monsieur, ceci est une séance royale ! » dit-elle. — À ses amis, effrayés des dangers qui augmentent pour elle à tout instant : « Si je sors d'ici, mon fils n'y rentrera pas. » Elle demeure immobile, calme au milieu de la foule qui l'enveloppe de plus en plus. La chaleur devient si forte que les jeunes princes ne respirent plus qu'avec peine. M. le duc de Nemours a été averti qu'on en voulait à la vie de la duchesse d'Orléans. Aussi il ne la quitte pas, prêt à se faire tuer pour la sauver en lui faisant quitter la Chambre des députés. La situation devenant intolérable dans l'hémicycle, la princesse gravit les degrés de la

salle, et arrive aux bancs supérieurs du centre gauche, aux acclamations de la Chambre presque entière.

Mais M. Marie qui est à la tribune depuis longtemps, pris d'un scrupule, assez étonnant pour un homme qui au moment même faisait un acte révolutionnaire, objecte aux partisans de la régence qu'il y a une loi qui donne la régence au duc de Nemours, et propose un Gouvernement provisoire sans oser encore prononcer le mot de République. M. Crémieux qui, depuis le matin, a fatigué le roi de ses conseils, se rallie à M. Marie. Cependant, comme il ne sait pas encore comment cela finira, il apporte à la duchesse d'Orléans un papier où est écrit un projet de discours qu'il engage la princesse à prononcer. Celle-ci y jette les yeux et déchire le papier. Mais M. Odilon Barrot vient d'arriver. Les députés du *National* lui ont offert une place dans le Gouvernement provisoire s'il voulait abandonner la régence. Il a refusé avec indignation et se précipite à la tribune : « Notre devoir est tout tracé, dit-il, la couronne de Juillet repose sur la tête d'une femme et d'un enfant. »

En parlant ainsi, il s'adresse simplement à ce qu'il y a de plus généreux dans une nation : à son cœur et à son honneur. Il est vivement applaudi. La duchesse d'Orléans, et, sur son indication, le comte de Paris, se lèvent et saluent. Elle veut parler. « Nous sommes venus ici, mon fils et moi... » On étouffe sa voix par des cris. Elle retombe bientôt découragée sur son banc. Retrouvera-t-elle l'occasion de se faire entendre ? Elle ne l'espère plus. Elle se sentait le cœur d'une Marie-Thérèse et son viril cou-



rage; mais, hélas! elle n'avait pas affaire à de fidèles Hongrois!...

M. Odilon Barrot finit son discours par des lieux communs qui se perdent dans le bruit et ne font aucun effet. Dans une séance de ce genre, il fallait parler brièvement, mais dire des mots qui frappent et qui portent. Et il parle de donner sa démission si on n'adopte pas son avis!...

M. de Lamartine paraît enfin à la tribune; on pressent vite qu'il parlera contre la régence. Son discours, dans le commencement semble favorable au nouveau règne, mais la duchesse d'Orléans ne s'y est pas méprise un instant, et d'un léger signe du doigt, elle a fait comprendre à ses amis qu'elle ne partage pas leurs illusions. Ce fut en faveur d'un gouvernement provisoire, ce qui voulait dire la République, qu'il conclut.

Vers la fin du discours de M. de Lamartine, des coups violents retentirent aux portes. Celles de la tribune des journalistes sont enfoncées les premières, par une troupe hideuse de gens armés qui s'y précipitent en vociférant. Ils braquent leurs fusils sur la Chambre: les députés épouvantés fuient de toutes parts. Le groupe royal n'est plus entouré que de quelques fidèles. Les insurgés viennent de le découvrir et dirigent leurs fusils de ce côté. La duchesse d'Orléans ne se trouble pas; le duc de Nemours et des amis l'entraînent par un corridor étroit et obscur que la foule obstrue. Elle hésite cependant encore: «Quels conseils me donnez-vous?» dit-elle à ceux qui l'entourent. — «Madame, les députés ne sont plus ici, il faut aller à la présidence pour rallier la Chambre.» M. de Lasteyrie la guide, et, apercevant une compagnie de gardes nationaux en dehors de la porte, leur crie de se former en haie pour protéger la duchesse d'Orléans qui le suit, ce qu'ils font aussitôt. La princesse parvient à la présidence, mais dans l'obscurité elle n'a pu conserver la main de ses fils, et ne les voyant plus, elle pousse des cris de désespoir: «Mes enfants, mes enfants!» Au bout de quelques minutes, le comte de Paris porté, ou plutôt lancé de bras en bras, sort par une fenêtre, et rejoint sa mère à l'hôtel de la présidence. Peu après, on apprend que le duc de Chartres, un instant renversé, a été relevé et est en sûreté dans l'appartement d'un huissier de la Chambre, M. Lipmann.

On décide de se réfugier à l'Hôtel des Invalides. La duchesse d'Orléans monte dans une voiture qui se trouve dans la cour, pendant que le duc de Nemours est entraîné par des amis qui lui font revêtir un uniforme de garde national. Insouciant du danger qu'il court, il se hâte de rejoindre sa belle-sœur aux Invalides. Nous avons déjà dit que, de la Chambre, ce prince avait envoyé plusieurs officiers au général Rulhières et au général Bedeau leur prescrivant de garder la Chambre des députés à tout prix. Ces deux généraux, dont la bravoure était incontestable, avaient sous leurs ordres de nombreuses troupes, tant sur la place de la Concorde que sur la rive gauche. Et ils cédèrent cependant à quelques centaines d'émeutiers mal armés, laissant sans exécution les ordres formels à eux donnés par le duc de Nemours!

La défense n'existait plus. Elle était restée irrévocablement paralysée par les ordres du ministère Thiers-Odilon Barrot. La monarchie mortellement atteinte par-là, succombait en ce moment.

Aux Invalides le maréchal Molitor, malade, n'est pas en état de commander! «Qu'on donne les ordres en mon nom», dit la duchesse d'Orléans sans hésiter. On lui représente que les Invalides

sont isolés de tout secours: «N'importe, s'écrie-t-elle, ce lieu est bon pour y mourir si nous n'avons pas de lendemain; pour y rester si nous pouvons nous y défendre...»

M. Odilon Barrot qui a vainement cherché à rassembler des bataillons de la garde nationale pour soutenir la régence, vient à six heures du soir engager la princesse à fuir, car la République a été proclamée à l'Hôtel de Ville et la retraite de la princesse est connue. «Tant qu'il y aura, dit-elle, une seule personne, une seule, qui soit d'avis de rester, je resterai. Je tiens à la vie de

mon fils plus qu'à sa couronne; mais si sa mort est nécessaire à la France, il faut qu'un roi, même un roi de neuf ans, sache mourir!» Elle refusa même de changer de vêtements: «Si je dois être arrêtée, je veux être arrêtée en princesse.»

Le duc de Nemours, après avoir constaté l'impossibilité d'organiser la résistance, fit ses adieux à la duchesse d'Orléans et accepta l'hospitalité chez M. Biesta, rue de Madame. Il put gagner Boulogne le surlendemain et s'y embarqua pour l'Angleterre dans la matinée du 27 février.

Il fallut quitter les Invalides. Paris, conquis par l'émeute, ne s'appartenait plus. M^{me} la duchesse d'Orléans se rendit d'abord à la maison de campagne du vicomte Léon de Montesquiou, à Bligny, près d'Orsay. Le 26, on lui ramenait M. le duc de Chartres atteint de la grippe, qui heureusement n'eut aucune suite. Le marquis de Mornay et M. Regnier accompagnaient la princesse et ses enfants... On se rendit à Lille par Saint-Germain, Pontoise et Beauvais. On coucha à Amiens et, le 28, on prit le chemin de fer à Lille. Il fallait y attendre quatre heures le train pour la Belgique. La princesse se fit apporter les journaux qui relaient ce qui se passait à Paris. Avec cette intelligence supérieure qui la distinguait, la duchesse d'Orléans eut, comme dans un éclair, la perception nette, vraie, de la situation à Paris. Elle vit la garde nationale stupéfaite, mécontente de la proclamation de la République; le bourgeois comme l'ouvrier, ahuris par le spectacle ridicule qu'offrait déjà ce gouvernement républicain qu'un souffle populaire devait bientôt renverser.

... Aussi, dit-elle à ses amis: «La France ne veut pas de la République. Le 24 février a été une surprise, il m'appartient à moi, la mère du prince royal, en sauvant le pays en proie à une bande de factieux, de conserver la couronne à mon fils. Le général Négrier commande ici la garnison. Je me fierai à son honneur de soldat et je vais immédiatement, avec mes deux fils, me rendre à la citadelle. De là, je ferai un appel au pays: la veuve du duc d'Orléans sera entendue, j'en ai la confiance absolue (1)...» Le comte de Paris, déjà grave et sérieux, suppliait sa mère de prendre ce parti, mais on se jette aux pieds de la princesse, on lui parle de son fils, l'héritier du trône, dépôt sacré qu'elle devait avant tout préserver; on invoque la responsabilité qu'on a assumée de la sauver, bref on refuse nettement de la suivre. Quelques heures après, la princesse et ses enfants entraînent en Belgique.

Ainsi disparut brusquement cette Monarchie de Juillet qui semblait si bien assise, vaincue sans combattre par l'inqualifiable faute du nouveau ministère Thiers-Odilon Barrot. Après le 24 février 1848, de l'aveu des hommes impartiaux de tous les partis, le sentiment qui domina le pays fut la consternation. A Paris même,

c'était de la stupeur, surtout dans la garde nationale qui avait tellement crié: vive la Réforme! et à laquelle on donnait... la République!

M. Thureau-Dangin en tire la conclusion suivante à laquelle nous nous associons pleinement:

«D'ordinaire c'est par la fin qu'on juge une entreprise; or les gouvernements qui se sont succédés en France dans ce siècle, monarchies, empires, républiques, ont tous échoué; pas un qui ne soit tombé à son tour. On ne saurait donc leur de-

mander ce qu'ils sont devenus eux-mêmes; mais ne peut-on pas leur demander ce qu'est devenue la France en leurs mains, dans quel état ils l'ont laissée à l'heure de leur chute? Je ne pense pas que la Monarchie de Juillet ait à redouter une question ainsi posée.»

LE MARQUIS DE FLERS.

(1) *Le Comte de Paris*, par le marquis de Flers, Chez Perrin et Cie. Nous tenons cette anecdote de la marquise de B., dame d'honneur de M^{me} la duchesse d'Orléans qui lui en avait donné tous les détails.



LÉON GIRARDET

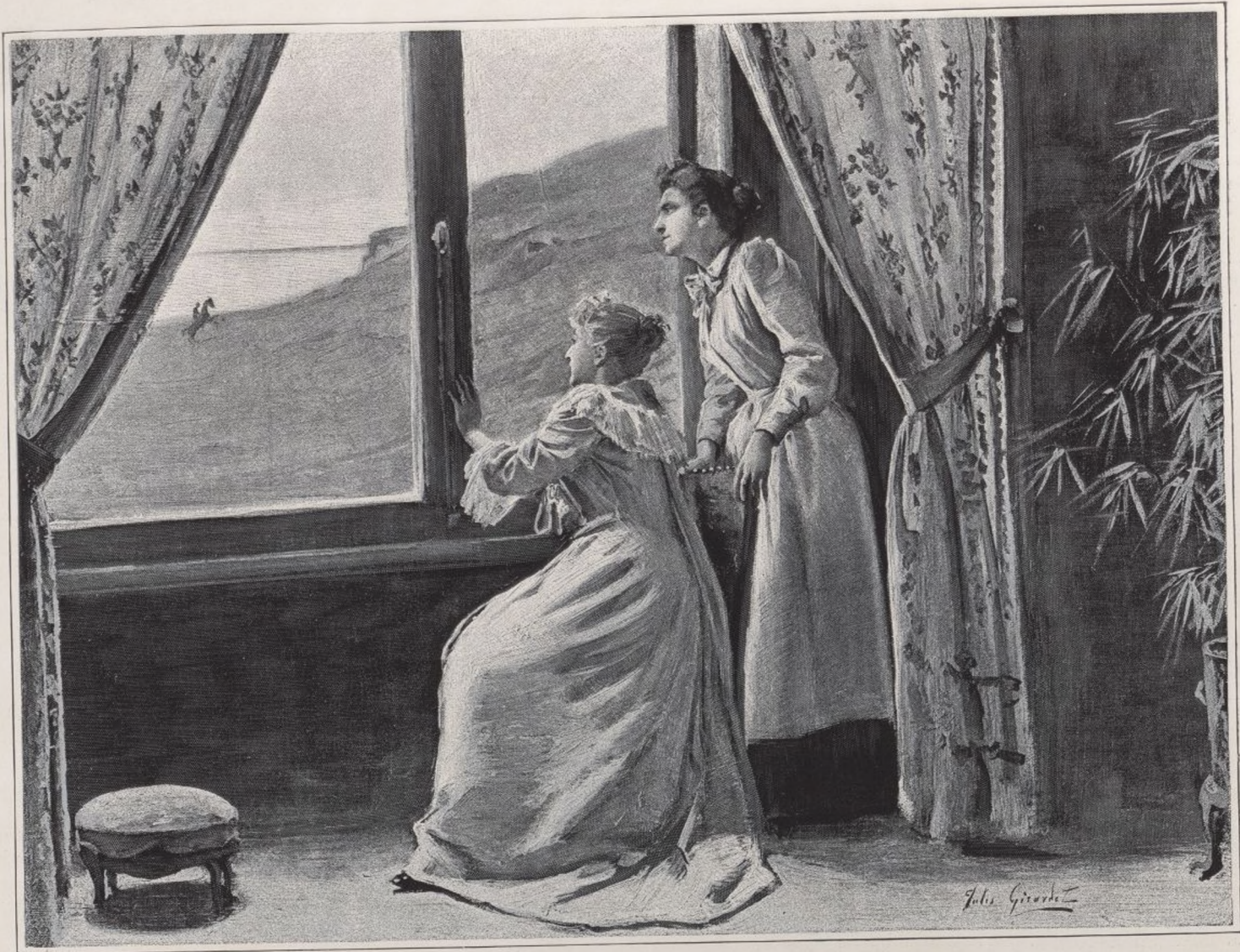


(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright by Boussod, Valadon & Co, 1892.

UN CADEAU

Ayuntamiento de Madrid



Et avec ça, Madame ?

Par Paul Foucher

La princesse Fédora Névoline jeta un cri de terreur, appela sa femme de chambre : « Sophie !... Sophie !... »

— Madame...

— Sophie, venez vite... Là-bas, en face de nous, sur le lacet de la falaise... Les voyez-vous dévaler au triple galop?... Ils vont dégringoler tous deux, le cheval et le cavalier !... Vraiment, ce jeune homme est fou !...

— Il faut qu'il soit fou, oui, Madame...

— C'est égal, il est solide en selle...

— Assurément, c'est un beau cavalier...

— Grand Dieu !... le cheval s'est arrêté net... Il se cabre... Il va s'abattre... Mais non, le voilà qui repart... Ah ! enfin, ils ont atteint la grande route... C'est insensé de risquer ainsi sa vie, pour rien, pour le plaisir...

— Pour le plaisir, en effet... Mais il est brave...

— Dites téméraire... Et savez-vous son nom ?... Oh ! la chose m'est indifférente... Seulement, comme vous m'aviez dit que vous vous informeriez...

— Son vrai nom, je l'ignore... La vieille servante qu'il a amenée de Paris l'appelle Monsieur Roland...

— Monsieur Roland, c'est un nom de baptême...

— Il est Monsieur Roland pour tout le monde, pour les gens du pays, pour le baigneur, pour les pêcheurs... D'ailleurs, il vit très retiré... Il ne fréquente personne...

— Je comprends cela... Le ciel, la mer, la verdure, la joie de vivre avec sa pensée, avec sa rêverie, voilà qui repose des inutiles fatigues mondaines...

— Madame sait ce qu'elle désire et ce qui peut lui plaire...

— Mais oui, Sophie, mais oui... Ici, je me sens redevenir sauvage, avec des instincts de bonne petite bête qui aimerait à se rouler dans l'herbe, au grand air frais, au soleil, à écouter le bruit des vagues, à ne plus entendre le son de la voix humaine...

— Je m'en vais, Madame...

— Oh ! vous, Sophie, c'est autre chose... Vous êtes ma gazette anecdotique... mon Figaro enjuponné... Avec cela discrète, pas banale, pas contrariante... Vous voyez que je vous rends justice... Restez donc... J'ai d'ailleurs à vous parler chiffons...

Il y avait quinze jours environ que la princesse Névoline était installée à Vaucottes-sur-Mer, dans un petit chalet où elle n'avait amené qu'une cuisinière et Sophie, sa femme de chambre, une française attachée à sa maison depuis douze ans.

La princesse, appartenant à une très vieille famille de Moscou, avait été d'abord demoiselle d'honneur à la cour de Russie.

On l'y avait mariée, à dix-sept ans, au prince Névoline, auquel elle avait apporté en dot un million de roubles.

Cette union ne fut pas heureuse. Névoline menait la vie ruineuse et folle de beaucoup de grands seigneurs russes. Le mariage ne l'amenda nullement et il continua de semer l'or à pleines mains sur les tables de jeu, dans les restaurants de nuit, dans les alcôves du demi-monde et du théâtre. Il y laissa la dot de sa femme.

Par une terrible nuit d'hiver, sortant très gris d'un souper, il eut la fantaisie de promener sa maîtresse d'alors, une actrice parisienne en tournée à Pétersbourg, sur la Néva glacée. Il voulut conduire lui-même. Ce fut une course infernale ; il fouetta ses chevaux de telle sorte qu'ils s'emportèrent et s'abattirent. La voiture fut brisée, le cocher tué, l'actrice contusionnée. Quant à Névoline, projeté à plusieurs mètres de distance, il perdit connaissance et ne fut transporté chez lui que pour y mourir.

Libre désormais, la princesse Névoline se retira chez son père, en hérita, refusa plusieurs prétendants et se mit à parcourir l'Europe.

Elle était devenue quelque peu misanthrope et avait pris le mariage en grippe.

En dernier lieu, elle vint se fixer à Paris, acquit un hôtel dans le quartier Marbeuf, y donna quelques fêtes fort courues du high-life et de la colonie russe, mais ne parvint pas à chasser l'ennui qui la poursuivait. Elle soupçonnait, non sans raison parfois, que les hommages adressés à sa beauté visaient surtout sa fortune.

La princesse, maintenant, touchait à la trentaine. Elle était grande et svelte, avec un profil très fin, une splendide chevelure blond cendré, des yeux d'un bleu pâle, tour à tour malicieux ou rêveurs, d'une expression changeante, parfois infiniment douce, parfois fière jusqu'à sembler un peu farouche.

Madame Névoline crut avoir besoin de solitude et d'incognito, chercha sur la côte normande une plage tranquille et modeste.

Vaucottes-sur-Mer la séduisit. Ce n'est qu'une trouée entre deux falaises, mais ces hautes falaises escarpées sont couvertes d'une végétation admirable.

Vivre là, toute seule, comme entre deux gigantesques bouquets de fleurs, avec, devant soi, l'infini des flots et l'infini du ciel ; respirer, s'emplir les yeux du ruissellement de la lumière, tout oublier, mener une existence végétative, cela lui parut être un retour au bonheur. Elle avait quitté son hôtel en disant à ses gens qu'elle partait pour trois mois et quelle voulait n'avoir aucune nouvelle de Paris, ne plus entendre parler de rien pendant son absence.

Et, depuis son installation à Vaucottes, elle vivait réellement isolée, allant s'asseoir le matin sur le sable fin de la plage ou dans l'herbe, sur les falaises, près de l'abîme, parmi les coquelicots et les bluets, suivant du regard pendant des heures les ailes blanches ou rouges des bateaux de pêche, le vol circulaire des mouettes, les courses rectilignes des cormorans au-dessus de la crête des vagues.

Elle se sentait aussi, parfois, des gaietés de petite bourgeoise, discutait en souriant le prix des poissons que des pêcheurs apportaient, tout vivants, dans des paniers remplis d'algues et de varechs, et, pour conclure le marché, s'amusait à servir de sa jolie main au père La Goutte, un très vieux marsouin jovial et soiffard, quelques petits verres de fine-champagne à vingt-cinq francs la bouteille, qu'il avalait sans trop d'admiration, préférant peut-être à cet alcool délicat le tord-boyaux des cabarets d'Yport.

Quoique la princesse Névoline fût bien résolue à ne s'occuper que d'elle-même, elle avait été, à diverses reprises, frappée de la témérité tranquille avec laquelle le jeune homme que l'on appelait Monsieur Roland semblait se plaire à braver le danger. Il habitait un chalet à mi-côte, sur la falaise opposée à celle où se trouvait le chalet occupé par la princesse.

C'était un grand garçon de vingt-huit à trente ans, blond, avec des yeux d'un gris d'acier très vif, les cheveux épais et frisés, portant une barbe en pointe à la Henri III. Toujours fort élégant, mais d'une élégance aimable et d'un bon goût aristocratique, il semblait, lui aussi, rechercher la solitude.

On le voyait se promener, comme grandi par les mirages de la nue, sur l'extrême bord des falaises, toujours seul et d'un air rêveur.

Excellent cavalier, il lui arrivait de lancer son cheval au galop sur l'étroit chemin des douaniers, tout au bord du gouffre.

Nageur intrépide, il s'en allait au large par de gros temps où personne n'osait affronter la mer, si loin qu'il n'était plus qu'un point noir et que le maître baigneur, effrayé, poussait sa barque au milieu des vagues pour aller à sa rencontre, le croyant perdu, et le trouvant là-bas, très gai, très calme, un peu narquois.

« Si vous me poursuivez ainsi avec votre canot, père Célestin, avait-il dit un jour au baigneur, je vous préviens que je tire une coupe vigoureuse et que je passe en Angleterre... »

C'était exagéré ; mais réellement, il était fort à tous les exercices corporels, d'une agilité et d'une adresse surprenantes. Le 14 juillet, les douaniers avaient eu l'idée d'aller planter le drapeau tricolore au sommet d'une falaise avancée qu'une crête en lame de yatagan, large à peine comme la main et surplombant de chaque côté un précipice profond de soixante mètres, reliait seule à la falaise principale. Ils hésitaient, craignant avec raison quelque éboulement ou quelque vertige subit.

« Bah ! dit le jeune homme, donnez-moi votre drapeau. Vous allez voir comment nous saurons, nous autres officiers de la réserve, faire flotter les trois couleurs aux endroits les plus périlleux. »

Et, le cigare aux lèvres, il s'était élancé sur l'étroite crête avec une vivacité de chat sauvage, avait planté le drapeau au sommet du rocher et était revenu, toujours souriant, toujours courant, par le même chemin, se bornant à dire : « Voilà !... C'est bien simple... »



Les douaniers étaient restés stupéfaits. En bas, sur la grève, des baigneurs levaient les bras au ciel, un groupe de jeunes filles terrifiées avait poussé des cris stridents, une dame âgée s'était évanouie...

Quel était l'audacieux qui bravait ainsi les gouffres et qui semait le frisson non seulement dans les âmes sensibles, mais jusque sous la peau tannée des gabellous de mer ?

La princesse Névoline songeait à lui malgré elle, trouvait qu'il multipliait trop les imprudences, et qu'on avait tort de ne pas le lui dire.

Au fond, d'ailleurs, elle se sentait de la sympathie pour ce jeune téméraire en qui rien n'était banal. Il lui semblait parfois qu'elle eût été désireuse de le connaître, que leurs goûts, leur tournure d'esprit devaient sympathiser. A le juger sur la mine, sur la distinction de ses traits, sur la finesse de ses mains dont le soleil avait à peine altéré la blancheur, il paraissait être quelque prince en exil, chercheur d'oubli et de solitude, aimant à rêver ou à jouer sa vie. Et la princesse se plaisait à bâtir, au sujet du bel inconnu, de petits romans qui s'envolaient l'un après l'autre, comme une volée d'oiseaux, dans l'azur contemplé, dans la douceur des soirs pleins d'astres.

Un après-midi, par un temps lourd et chaud, semblant annoncer un orage, Madame Névoline était allée respirer au sommet de la falaise. Elle y était montée lentement, par un étroit sentier bordé de buissons où s'accrochaient des chèvre-feuilles en fleurs qui répandaient une odeur enivrante et fine. En marchant, elle s'était cueilli un bouquet

parfumé qu'elle avait entremêlé de coquelicots et de myosotis, puis elle s'était assise là-haut, devant l'infini, à l'ombre d'un buisson, regardant les nuages noirs trainer leur ombre sur la mer qui moutonnait, frémissante.

Le flot de la grève roulait les galets d'un mouvement rythmique avec des hurlements sourds, des vaches meuglaient au loin, une clochette de chèvre tintait.

La princesse se laissait bercer par sa rêverie, délicieusement, quand son attention fut appelée par un bruit singulier, venant du buisson, par une sorte de froufrou de reptile glissant au milieu des feuilles sèches.

Elle se leva vivement, fit un pas en arrière, eut une exclamation de terreur : une vipère sortait du taillis, par petits bonds.

Oui, c'était bien une vipère, avec sa tête triangulaire, aplatie, marquée d'un V noir, son corps aux écailles roussâtres et ses yeux étincelants, à l'iris couleur de sang, aux prunelles sombres.

Oh ! ces yeux de feu, à la fois si petits et si terribles ! La jeune femme, prise de terreur et comme fascinée, n'en pouvait détacher ses regards. Le reptile s'était dressé prêt à bondir, ouvrant sa gueule, élargissant sa tête obtuse et gorgée de venin. La princesse ferma les paupières, crut qu'elle allait s'évanouir. Tout à coup elle se sentit saisir par le bras tandis que quelqu'un se mettait vivement devant elle et que retentissait la détonation d'une arme à feu. Puis le nouveau venu se retourna vers Madame Névoline, qui reconnut son mystérieux voisin, l'énigmatique M. Roland.

« Veuillez m'excuser, Madame, dit-il, de m'être permis de vous toucher le bras pour vous faire passer derrière moi... »

Puis, désignant du pied la vipère coupée en deux et dont les tronçons sautillaient encore en se tordant : « Vous voyez qu'il n'est point inutile d'aller parfois s'exercer au tir... Certes ce n'a pas été le duel correct à vingt-cinq pas et au commandement, mais ce petit adversaire revêche, qui a la dent si mauvaise, ne mérite pas qu'on le ménage. »



Il ajouta gaiement, glissant une cartouche dans son arme et visant un bluet qui dressait sa tige au bord d'un champ de blé : « A vingt pas, avec quelque chance, on peut aussi cueillir une fleur... »

Le coup partit, la fleur tomba sur l'herbe. Le jeune homme alla vivement la ramasser et l'offrit à la princesse en disant :

« Faites-moi la grâce, Madame, de joindre ce bluet au bouquet que vous avez cueilli... Puisse la fleur aux yeux bleus effacer le vilain souvenir du reptile aux yeux rouges. »

La princesse sourit, retrouva la voix, remercia le jeune homme, prit le bluet, le mit à son corsage. Elle avait eu bien peur. Certes, sans son intervention, elle ne savait pas ce qui serait arrivé. Peut-être lui devait-elle la vie. Ne dit-on pas que la morsure des vipères est souvent mortelle en temps d'orage, quand ces reptiles sont surexcités par l'irritante chaleur d'une atmosphère électrique.

Le jeune homme raconta qu'il était venu sur la falaise avec l'intention d'abattre des oiseaux de mer. Il se dit heureux d'avoir pu employer son arme à quelque chose de plus utile.

La conversation se prolongea. Madame Névoline, tout en remerciant de nouveau celui qu'elle appelait gentiment « son sauveur » crut devoir placer la petite gronderie qu'elle avait méditée. Il ne se bornait pas toujours à faire des choses utiles. Était-il utile, par exemple, de dégringoler la falaise à cheval par des sentiers à se rompre le cou, de caracoler sur des chemins de douaniers, à quelques pas d'un affreux abîme, de parcourir une crête étroite et croulante pour aller planter un drapeau sur un rocher à pic... C'était insensé... Cela faisait frémir. Il devait montrer plus de prudence, ne pas s'exposer à ce qu'on le relevât, brisé après une chute effroyable, sur les galets de la grève... Et ces baignades au large !... Encore une folie ! On ne joue pas avec l'Océan, si terrible en ses colères.

« Mon Dieu, Madame, dit le jeune homme, le danger appartient, selon moi, au petit nombre des choses exquises et méconues dont une âme délicate doit savoir jouir avec volupté. C'est seulement dans le danger couru volontairement que le désir de vivre atteint son paroxysme et que l'homme goûte dans toute sa plénitude la vaillante joie de se sentir maître de lui-même. Croyez-vous qu'il ne soit pas très doux de se sauver la vie ? J'ai parcouru de lointains pays, des pays âpres et peu sûrs, la Perse, l'Afghanistan, la Boukharie, dont j'ai rapporté des merveilles : mes meilleurs souvenirs sont ceux des périls que j'ai domptés par la vigueur, le sang-froid et la présence d'esprit. Orphelin, non marié, seul au monde, je puis disposer de mon existence librement. S'il m'est arrivé de braver la mort, c'est pour mieux apprécier le plaisir d'être et de survivre. Le danger est pour moi le rachat des platitudes de la sécurité ; c'est le poème épique expérimental, le drame vécu dont je suis l'acteur, où j'exerce ma vigueur morale, où je retrempe ma volonté. »

M. Roland parlait lentement, d'une voix mâle et tranquille, sans éclats, sans forfanterie. La princesse l'écoutait avec sympathie, un peu étonnée, charmée pourtant ; plus que jamais désireuse de savoir à qui elle avait affaire elle lui demanda :

« Ce voyage en Asie, c'était un voyage d'agrément ?... »

— Un voyage d'agrément aussi... Je suis un peu collectionneur...

— Et comment vous faisiez-vous comprendre, là-bas ?...

— Oh ! J'avais un interprète... D'ailleurs je sais l'anglais et même un peu le russe...

— Le russe, s'écria Madame Névoline... Je vais vous mettre à l'épreuve, voulez-vous ?

— De tout cœur !... »

La princesse et son interlocuteur causèrent en russe, puis en anglais. Le jeune homme s'exprimait dans ces deux langues facilement et même avec quelque élégance. Madame

Névoline lui demanda s'il savait la musique. Il répondit qu'il jouait du violon et que c'était une de ses distractions les plus favorites.

« Vraiment, dit la jeune femme, je m'étais juré de ne voir personne ; mais j'aurais tort maintenant d'hésiter à me compromettre un peu... Voulez-vous venir prendre une tasse de thé demain, à mon chalet, vers cinq heures... Vous apporteriez votre violon... J'ai un piano, assez mal accordé il est vrai, comme tous les pianos de bains de mer... Tant pis !... Nous jouerons du Beethoven... C'est entendu, n'est-ce pas ? »

— Je ne puis qu'être très flatté, Madame, d'un honneur aussi inespéré... »

Le lendemain, à l'heure dite, Monsieur Roland arriva chez la princesse Névoline. Le piano avait été calomnié. Le jeune homme constata, en y faisant courir rapidement quelques gammes, que les notes en étaient justes et sonores. Ce *five o'clock* intime fut charmant. M. Roland n'était sans doute pas un grand artiste, mais c'était un artiste. La princesse jouait du piano à ravir. A Beethoven succédèrent quelques morceaux de musique moderne, l'*Amoureuse chanson*, de Gaston Lemaire, *Ici-bas*, des vers de Sully-Prudhomme délicieusement mis en musique :

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont
[courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours...

L'heure se passa, rapide.

« Il faudra venir faire un peu de musique de temps en temps, dit Madame Névoline. Et puis, nous nous reverrons sur la plage... Vous avez encore besoin de quelques petites leçons de russe... »

M. Roland retourna souvent chez la jeune femme. Ils se rencontraient souvent aussi sur les falaises ou devant la mer, sur le sable fin et le temps s'écoulait tout près des vagues, en rêveries discrètes, en causeries souriantes.

Néanmoins, la princesse continuait d'ignorer la situation



sociale du jeune homme. Il se montrait, sur ce point, fort réservé. Il était instruit, spirituel, brave, rompu à tous les exercices du corps; il avait voyagé, il savait plusieurs langues, il parlait de l'argent comme on en parle quand on n'a pas à compter. Bien que Madame Névoline ne se souvint de l'avoir rencontré dans aucune réunion mondaine, ni dans les salons, ni aux premières, ni au Bois le matin, elle voyait en lui de plus en plus quelque jeune prince fantaisiste, heureux d'échapper aux corvées sociales et de vivre enfin tranquille et libre pendant quelques mois. La princesse, d'ailleurs, pour ce qui la concernait, avait imité la réserve de M. Roland. Elle n'avait point révélé qui elle était et il ne s'était pas permis de l'interroger. Il avait dit un jour, parlant de façon générale : « Les relations liées en voyage sont souvent exquises comme beaucoup de choses éphémères. Elles ne sont point fondées sur l'intérêt; elles sont comme un reflet des admirables et fugaces tableaux que déroule devant nous la nature. Nées des mêmes impressions passagères, elles meurent avec le milieu qui les a créées. »

Madame Névoline songea que les choses étaient peut-être mieux ainsi; puis elle se dit qu'il serait doux, cependant, de lier son sort à celui d'un être dont les impressions lui étaient sympathiques, qui avait les mêmes goûts qu'elle, dont le cœur palpitait des mêmes admirations.

Elle n'avait jamais aimé; elle n'avait jamais été heureuse...

Peut-être était-ce l'amour qu'elle venait de rencontrer.

Ce jeune homme l'avait dit : il était orphelin, non marié, seul au monde. Il pouvait disposer de son existence. Elle était, elle, libre et riche : il ne lui avait jamais manqué que le bonheur.

Pourquoi ne tenterait-elle pas de le saisir au passage? Il est

des mariages heureux, des unions faites de la similitude des âmes.

La princesse Névoline se disait cela en se promenant sur la plage. Au loin, le soleil se couchait, incendiant les flots, jetant un manteau de pourpre sur les falaises découpées d'Étretat. L'astre énorme et d'un rouge de forge disparaissait à demi sous l'horizon, s'y enfonçant peu à peu, avec une lenteur majestueuse. Il finit par n'être plus qu'une ligne ardente, qu'un point rayonnant. La princesse n'en pouvait détacher ses yeux. Tout à coup l'astre disparut, lançant dans l'atmosphère embrasée un double rayon vert. Madame Névoline ne put retenir un cri de joie. Le rayon vert n'est-il point un signe d'allégresse et d'espérance, un présage de bonheur?

Elle gravit la falaise, monta jusqu'à mi-côte, regagna son chalet, trouva Sophie dans la salle à manger :

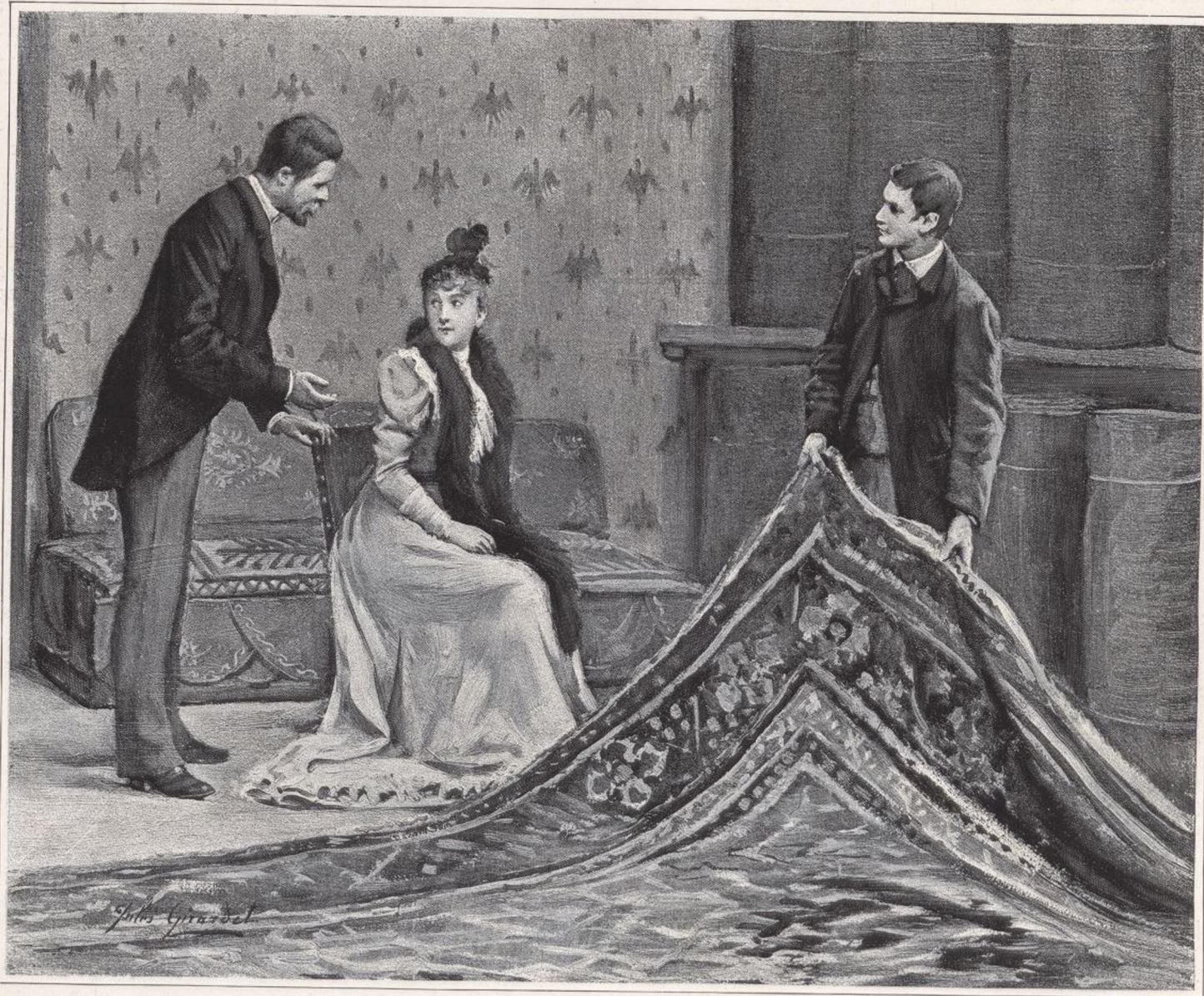
« Monsieur Roland est venu prendre congé, dit-elle... Il a dû partir pour Paris où il a été rappelé subitement... Il a vivement regretté de ne pas avoir le temps de faire ses adieux à Madame... »

— Mais il reviendra? demanda la princesse d'une voix qui tremblait un peu...

« Non, Madame... Il a dit qu'il ne reviendrait pas, que sa villégiature était terminée... »

Madame Névoline fut attristée et dépitée... Elle ne contempla plus l'Océan, trouva Vaucottes ennuyeux, y abrégea son séjour, revint à Paris, reprit ses habitudes mondaines, se consola et oublia presque M. Roland.

Bien que ses fournisseurs se multipliasent pour satisfaire ses fantaisies de toilette ou de luxe, la princesse aimait à courir les grands magasins, à y faire des acquisitions. Un jour, le magasin du *Paradis des Dames* annonça une mise en vente considérable de tapis



de Perse et d'Afghanistan. La princesse Névoline, qui songeait à remplacer le tapis de son salon, se fit conduire sur la rive gauche; on lui montra divers tapis, tous fort beaux. Elle fit son choix :

« C'est entendu, dit-elle, envoyez-le moi demain... Vous pourrez le faire poser tout de suite... »

A ce moment, à côté de Madame Névoline, un peu en arrière, une voix mâle, courtoise et tranquille, dit lentement :

« Et avec ça, Madame? C'est bien tout ce qu'il vous faut? vous ne désirez pas autre chose?... »

La princesse fut stupéfaite... Cette voix, elle la connaissait. Elle se retourna vivement...

Le chef de rayon qui venait de lui parler, c'était M. Roland! Il était là, devant elle, élégant et correct, avec ses yeux d'un gris d'acier, ses cheveux épais et frisés, sa barbe à la Henri III. Il avait un crayon derrière l'oreille... Pas un pli de sa figure ne bougea.

« Oui, balbutia la princesse Névoline sans trop savoir ce qu'elle disait... C'est bien tout ce qu'il me faut... Je ne désire pas autre chose... »

Elle rejoignit son landau, un peu troublée dans ses idées sur l'aristocratie; et, depuis, elle a gardé quelque rancune au rayon vert.

(Illustrations de Jules Girardet.)

PAUL FOUCHER.